Rens, Georges
Le maître amour

PQ
2635
E74M3

EDITION FLAMBERGE
72, RUE DES CAPUCINS
◆ ◆ MONS ◆ ◆

GEORGES RENS

Le Maître Amour

COMÉDIE DRAMATIQUE EN 4 ACTES

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE. CUESMES. GÉRANT : A. URBAIN.

à F. Hellens,
tout cordialement!
Edmond Pilon

Le Maître Amour

LE

Maître Amour

Comédie dramatique en 4 actes

DE

Georges RENS

ÉDITÉ PAR
" FLAMBERGE "
72, rue des Capucins
MONS

1916

PQ
2635
E74M3

Du même auteur :

De Noirs et d'Ors (1897).

Les Entravés
- I. — *Les Victimes* (1902). Epuisé.
- II. — *En Amours vers l'Amour* (1903).
- III. — *Sur des Ruines* (1910). Epuisé.
- IV. — *Vocations* (1911).

Vers les Cimes ! A) *Heimor et Soulqua* (1905).
La Cluse, comédie dramatique (1907).
L'Homme en Noir, monodrame (1909).
La Lyre aimante (1910).

*
* *

EN PRÉPARATION :

Les Entravés
- V. — *Madame Chardoë.*
- VI. — *L'Ame Bourgeoise.*

Vers les Cimes ! B) *L'Œuvre des Races.*
C) *Elpidor.*
Les Crépuscules, comédie dramatique.
Contes et Nouvelles.

LIBRARY
MAR 28 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

à **Louis DELATTRE**

en gage de profond attachement.

G. R.

Uccle, Octobre 1912.

PERSONNAGES :

JEAN VAINGRET	Madame VAINGRET
WILLIE SHELTON	LUCIE DUPRÉ
HARRY BRIDE	Miss ETHEL
Le Docteur BLANGE	ANNE-MARIE
Le Docteur DESTINA	Une visiteuse
Monsieur VAINGRET	Deux jeunes filles
Deux pensionnaires	La servante
Un automobiliste	
Un infirmier	
Un portier	
Un jeune paysan	

De nos jours

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PREMIER ACTE

Le théâtre représente un atelier de sculpteur — plus exactement, un réduit contigu à cet atelier. Portes et fenêtres latérales ; à droite, un petit meuble à tiroirs. Sacs de plâtre, tas de glaise, armatures, selles, cuves, creux, moulages, dessins ; bien en vue, grande photographie d'une figure de plâtre (un homme pensif, enchaîné au rocher sur quoi il est assis).

Au fond, ouverture basse, mais large ; une tenture mobile sert à la masquer. Cette étoffe tirée, la vue s'étend par là dans l'atelier proprement dit, où, près de l'entrée, sur une selle, on voit la partie inférieure d'une statue inachevée et, plus loin, un petit poêle à tuyau.

La porte de droite, haute et large, s'ouvre par un petit battant découpé dans un des grands.

Au lever du rideau, M. Vaingret le père achève de faire voir le local à un visiteur costumé en automobiliste.

SCÈNE I

M. Vaingret le père et **un Automobiliste** ; **Jean Vaingret**

M. VAINGRET (*à l'entrée de la porte du fond*). — Pour un garage d'automobiles, vous voyez que cela se présente très bien... (*Désignant le côté gauche*) Cette porte-ci, évidemment, devrait être murée. . (*Indiquant le fond de l'atelier*) Celle du fond, là, qui communique à mon jardin, serait condamnée... (*Allant du côté droit*) Et ici, une belle entrée cochère. (*Il ouvre le petit battant*) A deux pas de la gare... (*Il referme l'huis*).

L'AUTOMOBILISTE. — Oui, la situation est bonne, mais, je le répète, c'est trop petit... (*Dans le fond, Jean Vaingret ramène un linge sur la statue*).

M. VAINGRET (*allant vers la gauche*). — Dommage... Je n'en demande pas cher... Vous trouverez difficilement plus grand, du moins en pleine ville... (*Il ouvre la porte de gauche*)

L'AUTOMOBILISTE. — Je regrette, mais... (*A Vaingret qui s'efface*). Oh ! après vous, Monsieur.... (*M. Vaingret sort, suivi de l'automobiliste. Jean s'avance alors, ôte sa blouse de travail, met un veston. On entend, au fond, la voix d'Anne-Marie fredonnant la chansonnette du jour*).

SCÈNE II

Jean Vaingret et **Anne-Marie**

(*Jean tombe assis sur un escabeau. Quand la voix féminine s'est tue, il se parle à lui-même*).

JEAN. — Non, non, cela doit avoir une fin ! Est-ce que je veux vivre ? Alors, il faut, il faut que je me libère ! Rompre les les entraves... Ce monde-ci m'est odieux ! L'autre, le mien, celui que je me suis créé... Quoi ? Plier ? Non ! M'affranchir, briser les obstacles... me sentir libre, fort, heureux, dans l'épanouissement de mon être... (*Ses idées changent ; à voix haute, vers le fond*) Es-tu prête, à la fin ?

ANNE-MARIE. — Me voici ! T'es bien pressé de me voir filer ! Est-ce que tu attends encore du monde ? (*Jean hausse les épaules et retombe dans ses pensers*)

JEAN. — Toutes ces chaînes me blessent. Elles me tueront ! Hésiter encore ? Assez réfléchi.. Pour me sauver il est temps ! (*Il se lève, agité*) J'irai n'importe où, ailleurs !

Quelle est ma voie ?... (*Au modèle*) Tu n'as jamais été aussi longue à te rhabiller ..

ANNE-MARIE (*de plus près*). — Pardon ! Ça allait bien plus lentement lorsque tu m'y aidais ! .. T'impatiente pas, me voici. . (*Elle entre par le fond en agrafant son corsage*) Est-ce pour me donner congé ?

JEAN (*soudain résolu*). — Oui, Anne-Marie, c'est pour cela...

ANNE-MARIE. — Quoi cela ?

JEAN. — Je n'ai plus besoin de tes services.

ANNE-MARIE (*avec un geste vers la statue*). — Et « l'Idéal », qu'en fais-tu ?

JEAN. — Ça ? Pauvre terre mal pétrie ! L'Idéal ! L'avoir au cœur, oui, vouloir le réaliser, non... Je n'achèverai pas ce morceau ; qu'il aille en poussière !... (*Il retombe assis*) L'Art m'a donné des joies... Hélas, maintenant, je me sens une impuissance complète au travail...

ANNE-MARIE. — Alors, tu me plaques tout de bon ! Pourquoi, Jean ? J'étais si belle, à tes yeux ! Tu m'aimais comme un chef-d'œuvre de beauté — ce sont tes propres mots. Depuis tro s mois, le charme est rompu .. Tu as reçu des amis, tu m'as négligée... Et maintenant, tu t'ennuies de moi, tu as tout oublié... nos jours de bonheur .. Tu es sombre, froid. . tu ne veux plus même me voir, toi qui ne te lassais pas de m'admirer . Pourquoi cela, Jean ? Que t'ai-je fait ? Ne suis-je plus celle de naguère ? Ai-je déchu ? quoi ?... Pas de prétexte ; dis-moi ce qui te détache de moi .. Tu ne trouves rien à répondre ? Bien. Je suis moins godiche que tu ne penses. Je sais ! Oui, oui... Monsieur Jean Vaingret a peur que l'on sache...

JEAN. — Qui ? Et quoi ?

ANNE-MARIE. — Tu m'as compris : ta vivacité le prouve.

JEAN. — Je n'ai pas la tête aux énigmes...

ANNE-MARIE. — C'est assez clair, pourtant. Il faut de la tenue... Un fils de famille n'ignore pas qu'il doit finir par « semer » sa maîtresse...

JEAN (*agacé*). — Tu es folle ! Tu parles de notre liaison comme si... Enfin, quoi ? Aventure d'atelier, séduction de ton corps, hommage à ta plastique... Oui, tu es belle. L'artiste t'admire, mais si l'autre homme s'est laissé aller à...

ANNE-MARIE. — N'achève pas !

JEAN. — Ecoute, Anne-Marie. Tu m'as donné ce que tu as de meilleur, ta beauté, ta passion, ta chair, enfin, et ma jeunesse s'en est réjouie. Mais en mêlant à cela le mot d'amour, nous nous sommes trompés .. Entends-tu comme ce beau mot sonne creux, aujourd'hui.. ? Mais en me trompant, j'étais sincère : je ne savais pas ..

ANNE-MARIE. — Que ne savais-tu pas ? Que tu allais avoir à t'occuper d'une autre !

JEAN. — Hein ? Quelle autre ?

ANNE-MARIE. — Tu m'entends bien !

JEAN. — Parle clair, je te répondrai net. — Et puis, à quoi bon toutes ces paroles...

ANNE-MARIE. — A vous montrer que je ne suis pas votre dupe ! Dédaignez-moi, aujourd'hui ! Vous savez pourtant que si j'avais écouté, au lieu de la voix du cœur, les avances qui m'étaient faites, je serais riche, fêtée, enviée... Mais c'est, Jean, toi qui m'as retenue...

JEAN. — Je ne m'appartiens plus...

ANNE-MARIE. — Une autre t'aime !

JEAN. — Hélas, non... c'est moi qui aime, de toute mon âme folle...

ANNE-MARIE. — Que me dis-tu ?

JEAN. — Je parle d'un amour impossible, d'un rêve lointain...

ANNE-MARIE. — Rêve si tu veux ; moi, je vois la réalité ! Est-il faux que tu vas épouser Mademoiselle Lucie Dupré ? Est-il faux que cette jeune voisine n'a que son jardin à traverser pour être dans le vôtre et qu'elle est plus souvent chez vous que chez elle ?

JEAN — Lucie ! Voilà les idées qu'on se fait... — Non, non ! Pourtant... Oui tu l'as deviné, mes parents désirent ce mariage. .

ANNE-MARIE. — Ne te laisses-tu pas faire la cour par cette gosse ?

JEAN. — Tu m'ouvres les yeux. J'ai des torts, peut-être, en cette affaire .. Oui, oui, j'ai eu tort de ne point marquer tout de suite ma résistance... Du moins aurais-je dû réfléchir plus avant... Mais il n'est pas trop tard ! Oui, tu as raison, c'est une manœuvre enveloppante... (*Un temps*) Anne-Marie, t'ai-je menti une seule fois ?

ANNE-MARIE. — Non, non..

JEAN. — Eh bien, je n'aime pas la petite Lucie et ne l'ai jamais aimée. Voilà. Mais un piège est tendu, tu me l'as fait voir, je t'en remercie.

ANNE-MARIE — Et... et moi ? Je ne compte donc plus ?.. (*Se rapprochant*) Songe un peu à moi, Jean... Tu es tendre, tu es doux, tu es bon. . Je n'ai jamais eu d'ami tel que toi. . Oui, oui, tu n'as pas été le premier ; ce n'est pas de ma faute, tu le sais bien .. Et puis, quoi ? Tu étais le dernier, le seul, celui qui n'est pas comparé à un autre, celui qui efface tout, l'aimé, qui est le bonheur.. Jean, rappelle-toi nos jeux, nos folies...

JEAN. — Peux-tu croire que tout l'amour soit là..?

ANNE-MARIE. — Ne demandons pas l'impossible... Vois-moi : je n'aspire pas à plus que je n'avais... être ton modèle, ton amie... Je suis belle, je suis jeune, mon Jean — et nous étions l'un à l'autre...

JEAN. — Seul et sans joies, aurais-je pu être insensible à tes bontés ?..

ANNE-MARIE. — Peux-tu oublier cela ?

JEAN. — Cela restera toujours en nous, comme un souvenir très doux... Je ne t'ai fait aucune promesse, et tu ne m'en as pas demandées... C'est déjà du passé ! Mais c'est le présent que nous vivons, hélas, et ce n'est pas Anne-Marie que j'aime...

ANNE-MARIE. — Qui alors ?

JEAN (*regarde un instant son modèle, puis tourne les yeux vers la statue et incline la tête*). — Ce qui est hors d'atteinte. . Une forme qui, sous l'espèce plastique, est un sentiment, un idéal..

ANNE-MARIE. — Des mots, tout cela ! Voilà une façon nouvelle de « plaquer » ! Mais je ne me laisserai pas faire, tu entends !

JEAN. — Ne t'irrite pas, et ne m'ôte pas cette consolation... L'un par l'autre, nous avons eu de bonnes heures : c'est un joli souvenir. . Ne le salissons pas. Va-t-en sans colère, et oublions-nous .. (*Ayant une autre pensée, il met la main au gousset*) Il reste un petit compte...

ANNE-MARIE. — Il manquait cela ! Adieu !

JEAN. — Anne-Marie ! Tu as toujours été gentille... Il ne faut pas m'en vouloir : il n'y a là, pour toi, rien de méchant... Pour moi, tout va de mal en pis... Mes parents, tu le sais, ne voient qu'un art subalterne et famélique... Je lutte contre eux depuis toujours... Cela m'a aigri. . Et puis, je me sens malade... Sois raisonnable... Pas de colère. . Viens m'embrasser... (*Leurs lèvres s'effleurent ; mais Jean se ressaisit, écarte doucement la jeune femme*)

Adieu... (*Elle se sauve, tout en larmes, par le fond*)

SCÈNE III

Jean Vaingret (seul)

Et dire que cet amour me parut un triomphe !.. Pauvre Anne-Marie ! Quand rien ne palpite ici, quand l'âme n'est pas étreinte, comme le plaisir est décevant Cette passion-là ne m'a point ouvert les cieux que je rêvais. . (*Regardant la statue*) Modéle intérieur, image d'un autre amour, vision de l'impossible, œuvre idéale, inachevée, inachevable.... espoir mort... (*Il tire la tenture devant la porte du fond et retombe assis. A des bruits de voix venant du côté droit, il se redresse, en proie à une vive émotion qu'il cherche à dominer*)

SCÈNE IV

Le même ; Harry Bride, Willie Shelton et **Miss Ethel**

HARRY BRIDE (*suivi des jeunes gens*). — Mon cher M. Vaingret, en passant, ma fille a encore voulu vous dire adieu.. mais en toute hâte !

JEAN (*la gorge nouée*). — Oh c'est gentil à elle... Merci, miss.. (*Il prend les mains de la jeune fille*)

WILLIE. — Le train part dans dix minutes. .

JEAN (*égaré*). — Vous êtes à un pas de la gare... Avez-vous fait porter vos bagages ?

H. BRIDE. — Ils y sont...

Miss ETHEL — Laissez moi bien voir.. pour me rappelez tout.. (*Elle fait le tour de la chambre*)

H. BRIDE. — Dans deux heures, nous serons à Calais : à la soirée, elle débarquera à Douvres, où sa tante Margaret l'attendra...

JEAN. — Vous ne partez pas encore, vous, M. Bride ?

H. BRIDE. — Je vous l'ai dit, une affaire importante, très importante, me retient ici jusqu'à la fin du mois... une mission grave...

JEAN. — Ah, oui ..

H. Bride. — Alors, je rentrerai à Londres...

Willie. — Avec moi...

Jean (*bas*). — Et je resterai seul...

Miss Ethel. — Je vous écrirai, M. Jean... et je reviendrai bien encore sur le Continent. . Je n'aime pas l'Angleterre !

Bride. — Oui, oui, nous reviendrons .. Nous n'avons pas de patrie, nous. . Je m'établirais aussi bien en Afrique ou en Australie. . ou ici...

Willie. — C'est comme moi, si je n'avais mon père..

Miss Ethel. — Et si vous n'aimiez pas tant l'Amérique... Moi. je la déteste.

Willie. — Oui, mais c'est surtout mon vieux père qui...

Jean (*machinalement*). — N'avez-vous rien oublié..?

Bride (*brusquement*). — Hop ! Il est l'heure ! Vite !

Miss Ethel (*à Jean*). — Adieu, mon ami ! Je vous écrirai ! Je vous écrirai !

Bride (*dans la porte de droite*). — Allons, il est temps !

Jean (*balbutiant*). — Je... Moi aussi... (*Les autres sortent en hâte ; miss Ethel se presse un mouchoir sur les yeux*) Adieu ! .. Adieu !... (*Il éclate en larmes*).

SCÈNE V

Jean Vaingret (seul)

Adieu ! Ce mot a été dit... Quel vide ! . (*Il court à la porte, restée ouverte*) Adieu !... (*Un sifflement lointain*) Adieu... (*Il rentre, accablé*) Partout, la douleur nous guette, nous brise les bras, nous tord le cœur... Elle rampe à nos côtés, elle souille le rêve, profane la foi, ronge et détruit l'Idéal .. (*Il s'assied, se sèche les yeux*) Maintenant, quelle est ma destinée... ? (*Après un temps, Mlle Lucie Dupré entre par le côté gauche ; elle apporte des fleurs. En l'apercevant, Jean a un mouvement d'humeur*)

SCÈNE VI

Jean Vaingret et **Lucie Dupré**

LUCIE. — Ma visite vous ennuie ? Oh, je serais bien triste...

JEAN. — Non, non, mais. .

LUCIE. — Qu'avez-vous, Monsieur Jean ? Vous n'êtes plus le même .. Moi qui vous apportais des fleurs ..

JEAN. -- Oui, j'ai tort, car tu arrives bien. J'ai à te parler. Assieds-toi, ma petite Lucie, et comprends bien ce que je vais te dire. Il existe entre toi et moi un malentendu. On voudrait nous marier ensemble, paraît-il ? C'est pour cela, n'est-ce pas, qu'on nous met constamment en présence. Telle est l'idée de nos parents. Si jamais nous devions unir nos vies, il faudrait d'abord entre nous, de l'amour, et, si nous devions nous aimer, il ne faudrait pas tant de manigances, d'artifices .. (*Voyant qu'elle est prête à pleurer*) Quoi ? Je te fais de la peine ? Dis, parle, qu'est-ce... ?

LUCIE (*se contenant*). — Vous me dites, ainsi, tout d'un coup..

JEAN. — Pardon... Ce sont mes nerfs, je ne suis pas bien portant... Calme-toi, comprends donc ce que je veux : c'est t'épargner des contrariétés...

LUCIE. — Je comptais sur de l'amitié...

JEAN. — Mais non, mais non... L'amitié, certes... Seulement on veut y voir davantage, on change les mots, amitié devient amour, et camaraderie, fiançailles. Par là, on se fait des idées saugrenues, on se met dans des situations déplaisantes... Cela doit changer, Lucie, et mon devoir est de te dire franchement la vérité...

LUCIE. — Vous me faites du chagrin... Jamais vous ne m'avez parlé sur ce ton... Ah, vous auriez plus de ménagements pour... tenez, pour la fille qui sort d'ici, ce modèle que vous employez depuis plusieurs mois déjà...

JEAN (*avec un geste vers le fond*). — Tu sais bien que c'est pour cette sculpture...

LUCIE. — Je n'y reconnais pas les traits d'Anne-Marie...

JEAN. — C'est une figure idéale... Tu n'y comprends rien !

LUCIE. — Comme vous êtes méchant, aujourd'hui !

JEAN. — Je suis sombre. Lucie, parce que je me sens menacé. De quoi ? De je ne sais quels malheurs... Ce sont des ennuis, des tourments... Certains cœurs ont des souffrances plus aiguës que les autres ; notre sentimentalité est trop vulnérable, élas... Il n'y a pas de mots pour dire ces choses... Elles t'échappent...

LUCIE — Encore ! Vous me faites du mal...

JEAN. — Mais non... Je ne veux pas te faire du mal... Ecoute. Tu es, pour moi, une excellente amie, et je t'aime bien : mais tu n'es pas ma fiancée... On le croit ? On a tort ; et toi aussi, oui, toi, et moi aussi, nous avons tort. . Ta présence assidue, tes attentions, mes badinages, tout cela a pris le semblant d'un flirt. J'ai eu tort de ne point y songer... Pourquoi ? Parce que je lutte contre mes parents. Tu le sais, je suis un insoumis, je me refuse à prendre l'alignement. . Tu sais aussi que je suis très impressionnable à l'encontre de certaines contrariétés... D'une autre part, tu connais mes parents, incapables de comprendre mes aspirations et que c'est ma raison de vivre ; le comprends-tu, toi ? Jamais ils ne diront « puisque tels sont les vœux de notre Jean, facilitons-lui de les accomplir » .. Peut-être s'adouciraient-ils, si, par un art vide et mondain, j'obtenais de sottes publicités, de banals succès... Mais les rares communions que je rêve, ils ne connaissent pas cela. . Mon atelier — cette vieille écurie — est un lieu réprouvé : ils n'y entrent que pour m'infliger des ironies ou des blâmes... Rien ne les désarme. Ils me font grief de me cloîtrer ici ; périodiquement, ils me somment d'avoir à renoncer à mes travaux, et ils cherchent à louer ce local pour m'en chasser... Mes diplômes, pourquoi les ai-je pris ? Pour m'épargner un surcroît de malédictions.. Eh bien, c'est dans ce même esprit, vois-tu, que j'ai laissé se maintenir cette intimité entre toi et moi .. Ici, dans mon refuge, tu représentes le dehors, le monde, les salons, tout ce qu'on me reproche de fuir ; ta fréquentation atténuait ce reproche .. Je n'ai vu que cela. Maintenant, j'aperçois autre chose... Sans le savoir, je favorisais leurs calculs... C'est ma faute, Lucie... Mais écoute ; ce que mes parents manigancent est une chose impossible Or, leur projet est lié à nos relations. Donc, il faut les suspendre, les finir... Comprends-tu ?

LUCIE. — Mais alors... moi... Jean ?...

JEAN. — Je reste ton ami... Mais évitons les pièges... Tu as la tête pleine de ce qu'on t'a raconté, de ce qu'on t'a fait accroire .. Je ne t'aime pas comme ils le disent... Tu es une fillette sensible, mais je ne puis croire .. il ne faut pas... Je suis ton aîné de dix ans... C'est un malentendu... Voyons, que dis-tu ?...

LUCIE. — J'étais faite à ce rêve : vous, avocat .. (*Il haussse les épaules*) Vos parents disent que vous n'allez plus être artiste...

JEAN. — A chacun sa vocation ! Oui, je sais, la vie des artistes est de luttes et de périls ; on en voit encore crever de faim... Il n'y a plus que l'art qui ait ses martyrs .. *Eux*, ils ne comprendront jamais cela ! Toi comprends-tu cette ferveur qui est la mienne ? L'Art, voilà l'Idéal auquel on doit se donner tout entier et pour lequel on meurt, s'il le faut !

LUCIE. — Quelles paroles, Jean !

JEAN. — C'est un peu différent de ce qu'ils chantent, n'est-ce pas ? Il y a dix ans que je leur tiens tête ! Deux fois déjà, ils ont fait mettre sur la porte le panonceau de cuivre « Jean Vaingret, avocat », et ils l'ont dû faire enlever... Qu'ils disent ce qu'il leur plaît, qu'ils mentent, qu'ils trompent ! Et qu'ils me chassent ! Ma destinée est à moi, à moi seul, et je resterai ce que je suis. Ou bien... Rien. Quelle existence aurais-tu, à mon côté ? Pauvre petite ! Dans quelques années, tu épouseras un brave jeune homme, tiens, ce petit Valrand, l'officier... (*Répondant à un geste de la jeune fille*) Celui-là ou un autre... quand tu aimeras et que tu seras aimée. Car enfin, pour s'unir, il faut s'aimer et moi, Lucie, je ne t'aime pas...

(*Elle éclate en larmes et s'enfuit, en laissant tomber ses fleurs, par le côté gauche. Jean va et vient, agité*).

SCÈNE VII

Jean Vaingret (seul)

Je suis dur... Mais je me défends ! C'est leur faute ! Je n'ai pas à plier mes actes selon leurs idées !... Ainsi, sans préparation, au hasard d'un mot, les complications surgissent .. Qu'y a-t-il au bout de cela ? Que va-t-il m'advenir encore ? Moi, moi !... Tout se réduit à moi, à mon être.. Adieu les grands rêves, les unions avec l'immense ! Il n'y a plus que moi... Que se passe-t-il ? Quel instinct m'avertit ?... Sous quelle influence suis-je ? Une fatalité me domine, me transforme... Tout s'arrête autour de moi, dans l'attente de choses graves... mais quelles ?... Un danger arrive sur moi, je le sens... Mais quoi, quoi.. ? (*Il se rassied*) Je ne réponds plus à l'appel amoureux d'Anne-Marie, et cette autre affection, virginale, n'a point d'échos en moi... Quel vide au cœur ! Non, mais quelle place y tient un autre amour... Mon âme est triste, mais elle est fière aussi ! Fière d'une passion comme peu d'hommes en ont, un de ces amours dont on espère vivre, à moins qu'on n'en meure lentement... (*Après un temps, Willie Shelton entre par le fond*)

SCÈNE VIII

Le même, Willie Shelton

WILLIE. — Me revoici ! Ah, ç'a été une rude émotion !

JEAN. — Mais déjà tu as l'air désattristé...

WILLIE. — Il faut bien réagir, refouler ses chagrins... Et puis, tu oublies que bientôt je la reverrai... Dans une quinzaine de jours...

JEAN. — C'est vrai, tu seras l'heureux fiancé...

WILLIE — Du moins le saurai-je alors. Car les jeunes filles anglo-saxonnes sont plus émancipées que celles d'ici. Les nôtres ont le droit de choisir ; aussi peuvent-elles, sans se compromettre, avoir successivement plusieurs prétendants. J'ai passé plus d'un mois auprès de miss Ethel Bride, à Londres et dans sa villa, près Canterbury ; puis je suis arrivé sur le continent avec Harry Bride et, deux mois après, sa fille est venue nous rejoindre ; dans l'entretemps, nous avons échangé des lettres amicales ; enfin, nous avons passé ensemble, ici, près de quatre mois. C'est encourageant. Elle est partie à regret.

JEAN. — Oui... elle était profondément émue...

WILLIE. — Son père l'a voulu... Un brave homme, ce Bride ; un vieil ami de mon père ; c'est pourquoi il m'a confié à sa garde... Avant ce soir, il sera rentré... Ici, il représente mon père et je lui suis tout dévoué.

JEAN. — Tu ne sais pas pourquoi il a renvoyé sa fille en Angleterre ?

WILLIE. — Je t'ai dit déjà que je n'ose trop m'en plaindre... Il me dirait simplement que le voyage a assez duré...

JEAN. — Evidemment, il y fallait un terme...

WILLIE. — N'empêche que lorsqu'il arrive...

JEAN. — Ah, je te comprends, Willie ! (*Un temps*) Je crois que Ethel aurait préféré rester ..

WILLIE. — Assurément ! Tu as vu avec quelle peine elle s'est arrachée aux gens et aux lieux qu'elle a fréquentés ici... Jusque dans le train, elle a pleuré. . Dam ! Son existence, là-bas, entre sa vieille tante et son père, n'est pas divertissante... Ici, elle était mieux. On s'amusait, c'était la gaîté, la jeunesse, l'enthousiasme... Ah, souvent encore nous reparlerons d'elle...

JEAN. — Vos jeunes filles sont étonnantes. Elles ont de la culture sans prétention, de la liberté sans outrance et le développement de la tête ne se fait pas au détriment du cœur... On est à l'aise avec elles. Miss Ethel est bien la plus belle figure de femme que j'ai rencontrée...

WILLIE. — Garde-toi de généraliser ! Les goûts d'artistes sont rares, en Amérique, chez les deux sexes ; Ethel est plus Anglaise qu'Américaine...

JEAN. — Quelle différence avec les jeunesses d'ici ! Jolis animaux, comme Anne-Marie, ou vierges sottes, comme Lucie...

L'une vit pour vivre et prend toutes les licences, l'autre est artificielle et se bourre de préjugés...

WILLIE. — Néanmoins, les charmes de la belle Anne, naguère..

JEAN. — Toute beauté nous frappe et peut nous séduire .. N'est-ce point sa mission ?... Mais le sens de l'Amour, en moi, s'est accru, s'est grandi. . Anne-Marie, je viens de la renvoyer ; quant à Lucie, je lui ai fait comprendre qu'on s'est joué d'elle et de moi. .

WILLIE. — Et ?

JEAN. — J'ai la paix des deux côtés.

WILLIE. — Tu vas vite en besogne !

JEAN. — Il le fallait... C'est venu tout d'une fois, comme une fatalité. Peut-être même ai-je été trop brusque avec toutes les deux... Il y a des heures où je ne me reconnais plus... Il le fallait. Je suis las des petits élans, de toutes les parodies ! Sais-tu à quoi cela aboutirait ? A nous désapprendre l'Amour. Or, j'aime !... Je veux aimer... J'ai un Idéal .. Je veux donc souffrir, car jamais, ce rêve, je ne le ferai mien .. Et vivre sans étoile, est-ce vivre ? Ah, Willie, j'ai brisé deux chaînes, deux petites chaînes, mais tant de fers encore m'entravent, imbrisables. . Et je vais rester seul ..

WILLIE. — Nous nous reverrons, Jean ! Moi aussi, cela me fait de la peine... Si tu changeais d'air ? Ce cousin d'Amérique, dont vous attendez la visite, accompagne-le quand il rentrera : ce sera un échange de politesses, et tu viendras me voir là-bas, *nous* revoir peut-être...

JEAN. — Ah ! Ce cousin, s'il savait ce qu'on dit de lui, il ne se donnerait pas la peine de venir d'un autre bout du monde pour connaître sa famille ! La connaître — et l'enrichir, ajoutent mes parents. Il se sont mis cet espoir dans le cœur. Voilà pourquoi un accueil charmant se prépare... Moi, ça me répugne, je ne tremperai pas là-dedans ! Ah, Willie, je voudrais être loin, loin d'ici !

WILLIE. — Eh bien, alors...

JEAN. — Non, cela n'est pas possible... (*Un temps*) La vérité, Willie, c'est que je n'ai pas de courage. D'ailleurs, tout s'accorde pour me démonter. Ah, ces regards hostiles ! De les rencontrer, à chaque fois que je sors de mon atelier, c'est une sensation intolérable ! Ils ont trouvé le secret de me désespérer .. En moi des ressorts sont brisés. Je me suis à moi-même un problème effarant : ma vie et mon art en sont les données et la solution, qui devrait être le bonheur, m'échappe de plus en plus... J'en suis obsédé, affolé... Ne vaut-il pas mieux m'avouer vaincu ?

Evidemment, je suis malade. Je me portais bien encore, il y a peu de temps, et j'avais de l'enthousiasme... Aujourd'hui, je ne sais

quel énervement ou quelle langueur... une maladie imminente, sinon déclarée ; les signes en sont inexprimables, on dirait une écrasante fatigue... Il va m'arriver des malheurs, je le sens, j'en ai l'angoisse... Le refuge de la famille m'est refusé, celui de l'amitié va m'être fermé... Et les seules voluptés hautes que j'aie eues, celles de l'art, n'entrent plus dans mon âme... Quel abandon ! Quel désespoir !

WILLIE. — La vie où nous vivons a la haine de ce qui est beau, elle le bafoue... Nous le savons ; à nous d'être forts !

JEAN. — Il n'est plus en ma puissance de lutter... Quand tu seras rentré là-bas, toi, mon ami, comme je serai seul ! Est-ce que tu penseras à moi ?... Dans ton atelier, si quelque chose te rappelle...

WILLIE. — Holà ! Nous ne sommes pas à l'heure des adieux !

JEAN. — Pense à moi.. Ou plutôt, non, oublie-moi, ne cherche pas à savoir ce qu'est devenu Jean Vaingret, ou s'il est encore en vie...

WILLIE. — Quel assombrissement ! Depuis quelque temps, cela m'effraie en toi. Voyons, résiste ! Cet abattement moral te désarme Ressaisis-toi, lutte encore, triomphe ! Tu as du talent — oui, oui, un grand talent — et tu as de belles choses à accomplir ! Veux-tu qu'un Américain te donne une leçon d'énergie ? Je vais te parler d'un artiste dont toute l'existence... (*En passant devant la fenêtre de gauche*) Ah ! Diable ! Tes parents s'amènent, je les évite ! (*Jean a un mouvement de colère ; Willie s'éclipse par l'atelier du fond*) A tout à l'heure !... (*Entrée de M. et Mme Vaingret, par le côté gauche*)

SCÈNE IX

Jean Vaingret et ses Parents

M. VAINGRET. — La petite Lucie est en larmes et nous lui en avons fait dire le pourquoi. Eh bien, que signifie votre attitude ? Il nous faut une explication, cette fois.

JEAN. — Vous tombez mal ..

M. VAINGRET. — Hein ! Quoi ?

JEAN — Je suis très énervé. Mon humeur n'est pas de fournir des explications de ce genre. Mais je suis capable de tout autre chose. J'ai commencé ma libération ; eh bien, qu'elle soit complète !

M. VAINGRET. — Qu'est-ce qu'il raconte ?

JEAN (*s'animant*). — Je dis que je n'ai rien à justifier ! Je dis que

je ne suis plus sous tutelle. Je dis que vos projets, vos promesses, ne me lient pas! Ce que j'ai résolu moi-même, cela seul peut m'engager.

Mme VAINGRET. — Voilà où nous en sommes !

M. VAINGRET. — Je vois en vous la haine de vos parents ! Votre plaisir est de résister à tout ce que nous voulons, de défaire tout ce que nous entreprenons pour pallier vos fautes. Vous vous moquez des intérêts communs du nom, de la famille, du patrimoine, et votre système est de mépriser tout le monde !

JEAN. — Voilà le ton de votre hostilité ! Laissez-moi vivre !

M. VAINGRET. — C'est bien cela ! Monsieur prétend en faire à sa guise ! Mais vous croyez-vous seul sous le soleil ? Si vous consentez à vivre en privilégié de la fortune, si vous acceptez cela de votre entourage, il est juste qu'en retour vous nous donniez des satisfactions. Le monde, Dieu merci, n'est pas composé que d'artistes !

Mme VAINGRET. — Ecoute-nous, Jean...

JEAN. — Vous êtes incapables de me comprendre !

M. VAINGRET. — Evidemment ! Vous rêvez éveillé, vous invoquez toutes sortes d'imaginations, la Beauté, la Liberté, que sais-je, et parce que ces chimères ne viennent pas au rendez-vous, vous vous indignez... Et, comme il faut bien que ça retombe sur du réel, c'est nous qui sommes la bête noire !

Mme VAINGRET. — Jean, quand nous te disons que le métier de sculpteur n'est pas de ta condition, c'est...

M. VAINGRET. — C'est pour que tu y renonces, ou que tu ailles l'exercer ailleurs, et non plus ici, sous nos yeux, comme un défi .. Tu as entendu ? — Quelle est ta réponse ? Ta rengaine ? Que pétrir la terre, ça domine tout, y compris le respect dû à tes père et mère ? Quoi, enfin ? ..

JEAN. — Rien. J'entends que l'heure est venue où doivent se régler les conflits qui nous déchirent. La lutte ne me convient plus. (*S'exaltant*) Sans relâche, vous insultez à mon art, qui m'impose, et vous savez combien ces outrages me font mal. Le résultat, le voici : je suis à bout, je ne résiste plus. Adieu ! Je vous cède la place... Entrez-y en vainqueurs. Mais sachez qu'il y a des cadavres sous vos pas ! (*Il met son chapeau et prend dans un tiroir quelques papiers qu'il empoche*)

M. VAINGRET. — Ma parole, il est fou !

Mme VAINGRET. — Jean, pas de coup de tête !

M. VAINGRET. — S'il croit nous faire peur...!

JEAN (*passant à droite*). — Saccagez tout ! Brisez-la, l'image de mon Idéal, foulez-la aux pieds, riez, triomphez ! Il y a des cadavres ici, vous dis-je : ceux de nos affections et ceux de mes rêves !

M. VAINGRET. — Il déclame bien !

Mme VAINGRET. — Que vas-tu devenir, Jean !

JEAN (*ouvrant la porte de droite*). — Un homme plus libre, en tout cas ! Ici, vous êtes les maîtres, mais moi, je vous échappe ! Mes chaînes sont tombées ! Je suis libre, libre...! (*Il sort en courant. Mme Vaingret veut entraîner son époux*)

Mme VAINGRET. — Jean !... Ramenons-le !

M. VAINGRET. — Pas la peine ! Il reviendra. Et alors...! (*Le geste de serrer un nasitort achève sa pensée*)

Mme VAINGRET. — Mais... le cousin... que lui dirons-nous ? (*Willie sort de sa cachette.*)

SCÈNE X

M. et Mme Vaingret ; Willie Shelton

M. VAINGRET (*mal embouché*). — Quoi ! Vous étiez là, vous !

WILLIE. — Par hasard... Mais vous n'allez pas laisser votre fils...

M. VAINGRET (*outré*). — De quoi se mêle-t-il celui-là ?...

WILLIE. — S'il n'a plus de parents, il m'a pour frère ! (*Il se jette dehors par la porte restée ouverte*)

DEUXIÈME ACTE

La scène représente le jardin d'une villa.

De l'immeuble même on ne voit, à gauche, que la façade, c'est-à-dire le rez-de-chaussée surélevé et formant une terrasse ; un balcon fleuri la surplombe et l'étage est en retrait. Sur cette terrasse, sièges de jardin et guéridons ; aux murs, des dessins et des photographies, notamment la même que l'on a vue dans l'atelier de Jean Vaingret ; par une large baie, on aperçoit un intérieur élégant ; tout ce décor est placé en oblique, de façon que le spectateur ait vue sur la maison.

Au fond, une haie marque la limite du jardin, lequel se prolonge à droite ; dans le lointain, coteau boisé garni de villas.

A droite, premier plan, un arbre dont le tronc forme le centre d'une charmille avec un banc de bambou ; au droit de ce banc, un guéridon. C'est là qu'au lever du rideau, Harry Bride, assis, et Willie Shelton, debout, s'occupent à l'emballage d'un carton.

SCÈNE I

Harry Bride et Willie Shelton

WILLIE. — Enfin, soit, puisque vous ne cessez de me dire que cela a une grande importance, je le garderai, ce nom d'emprunt que vous m'avez donné... Cela ne me gêne pas...

BRIDE. — C'est d'ailleurs le nom de feu votre mère...

WILLIE (*amusé*). — Comme un prince, alors, je voyage *incognito ?* C'est vraiment drôle... Je ne vois pas cette nécessité de cacher à tout le monde mon vrai nom, surtout ici, en Europe... (*Regardant un croquis posé sur le guéridon*) Au fond, cela m'est égal, bien égal... Je vous ai promis de me taire là-dessus, je tiendrai parole, parce que c'est vous, et que vous êtes le vieil ami de mon père... Vous avez lutté à son côté, autrefois, en Amérique... Je vous obéis aveuglément, comme à lui-même... (*Harry lui tapotte l'épaule avec satisfaction*) Et puis, je ne déteste pas un peu de mystère... Mais vous me direz le pourquoi ?

BRIDE (*souriant*). — Oh, cela n'a rien de terrible... Votre père vous le dira, dès votre rentrée...

WILLIE. — Bon, d'accord ! (*Montrant le paquet*) Là, ça tiendra, n'est-ce pas ? — Dites donc, le courrier est en retard, ce matin... Miss Ethel a donc le désir de revenir... Cela perce dans chacune de ses lettres... Son père est bien capable de le lui permettre : il fait tous ses caprices...

BRIDE. — Sauf celui-là. Je lui en ai écrit sérieusement.

WILLIE. — Mais pourquoi ? Ah oui, j'oublie : le secret pour elle, le mystère pour moi !

BRIDE (*souriant*). — Supposez que l'un et l'autre se tiennent... (*Examinant le paquet*) Avez-vous ficelé cela solidement, pour la traversée ?.. (*Jean Vaingret, en costume de lever, paraît sur le balcon*)

SCÈNE II

Les mêmes ; Jean Vaingret

JEAN. — Bonjour, mes amis...

WILLIE. — Bonjour, Jean ! (*Bride salue amicalement de la main*) Bien dormi ?

JEAN. — Non...

BRIDE. — A votre âge, pourtant...

JEAN. — Je suis vieux, Monsieur Bride, parce que je n'ai pas de sérénité... De jour en jour je me sens plus vide, plus impuissant... (*Il rentre*)

WILLIE (*à Bride*). — Si quelqu'un dit qu'il est changé depuis quelques semaines, il a bien raison...

BRIDE (*soucieux*). — Oui, c'est extraordinaire... (*Willie entend venir son ami, va à sa rencontre sur la terrasse et lui serre les mains ; puis il lui indique la photographie fixée au mur*)

WILLIE. — Tu oublies tes succès, ton « Rêveur » !

JEAN (*descendant*). — Avec des fers à ses pieds, oui !..

BRIDE. — Monsieur Vaingret, le passé nous suit, là, dans l'ombre ; la vie est ici, devant nous, dans la lumière ! Voyez cette fraîcheur matinale : quelle délicieuse journée elle nous annonce !

JEAN. — Le courrier n'est pas encore venu ?

WILLIE. — Non. (*Un temps*) Alors, ceci n'est pas trop mal, à ton goût ? (*Il lui montre le carton ficelé*)

JEAN. — Qu'est-ce que c'est ?

WILLIE (*écrivant l'adresse sur le paquet*). — Mais les quatre dessins que j'envoie à Miss Ethel...

JEAN. — Ah, oui... Tu as très bien travaillé, Willie. J'admire ton bel effort... Ne perds jamais ton ardeur !

WILLIE. — Je l'espère bien !... (*Prêt à partir*) Le temps d'aller mettre ceci à la poste et nous revenons... (*Il sert la main de Jean et sort par la droite, suivi de Bride*)

SCÈNE III

Jean Vaingret ; un instant, **la servante**

JEAN (*seul*). — J'ai cru pouvoir, en quelques gestes violents, jeter bas tout le fardeau... Hélas, je porte en moi-même ce qui m'écrase... L'hostilité de la vie serait peu de chose si j'avais l'âme forte et joyeuse... Mais tout s'étrécit autour de moi, et devient sombre... Un mal indéfini me vint le jour où je connus que mes rêves étaient trop

beaux... Telle est la forme qu'a pris le destin qui me persécute... Comment lui échapper ? Où fuir encore ?.. (*Il s'assied sur le banc, à droite. La servante vient de l'autre côté*) Qu'est-ce ?

LA SERVANTE. — Le courrier, Monsieur...

JEAN. — Ah, donnez... (*Elle lui remet quelques plis et se retire ; Jean isole tout de suite une enveloppe, la regarde longuement ; puis il examine des cartes postales*) Et des cartes illustrées... Quel monde ! Je voyais l'Amérique comme l'enfer de l'industrie, de l'âpre lutte commerciale, du *business* ; j'ignorais qu'elle offrît des retraites merveilleuses... Existent-elles vraiment, ces régions ? Sont-elles comme on les dépeint ? Notre globe a donc encore des refuges ? Ethel... Willie... C'est là-bas qu'ils sont nés... Chers amis ! Braves cœurs ! Oui, je dois me ressaisir ! Je devrais être ferme... N'ai-je pas un but, une mission ? Si j'étais assuré de connaître ailleurs le bonheur que j'envie... Mais non ! L'Idéal est hors de mon atteinte... Et la statue reste inachevée... (*Après un temps, il fixe son attention sur une brochurette contenue dans le courrier*) Tiens ? Encore des paysages... Voilà de la réclame bien faite... Chez nous aussi il y a de jolis coins de nature... (*Il ouvre l'imprimé et lit avec une attention croissante*) « Le Sanatoire *Terra Mater* est un lieu de repos où l'on traite par des procédés pratiques les psychonévroses. Faire renaître l'espérance là où il n'y avait que découragement, tel est le principe ; ce qu'il faut assurer aux malades, toujours près de croire à leur incurabilité, c'est la perspective d'un mieux prochain ; leur rendre la confiance, c'est leur permettre de recouvrer la paix de l'esprit, la maîtrise de soi... » (*Tournant des pages*) « Sous la direction du Docteur Destina »... « aux portes de la ville »... tiens, ce n'est pas loin d'ici... « Cure du surmenage, des névroses et des intoxications. Ni aliénés ni contagieux. On parle allemand, anglais »... (*Il dépose l'imprimé sur le guéridon et se lève*) Il n'y a pas remède à tout ! Sinon, les plus nobles douleurs ne sont rien ! Cela n'est pas ! Il n'y a point de remède... Cela finit par l'abrutissement... Si j'ai la faiblesse d'attendre ma déchéance, c'est que le mal a déjà fait ses ravages... S'il me reste quelque énergie, elle m'épargnera une fin misérable...

Ah ! Ne plus penser, ne plus sentir...

SCÈNE IV

Le même ; deux jeunes filles, un garçon.

(*Deux campagnardes, rieuses, s'en viennent de droite, de l'autre côté de la haie. Elles vont bras dessus bras dessous. L'une d'elles se retourne à la dérobée, en retenant l'autre, et regarde au loin*)

LA JEUNE FILLE. — Où est-il ?...

(*Sa compagne, à son tour, se retourne ; puis elle se sépare de la première, fait deux pas et, le corps ployé sur la haie, épie au loin ; presque aussitôt, elle revient précipitamment reprendre sa place*)

L'AUTRE JEUNE FILLE. — Il arrive !

(*Toutes deux se hâtent vers la gauche. Et alors on voit passer, dans le même sens qu'elles, un jeune garçon, souriant. Ils n'ont pas vu l'observateur de leur manège ; Jean se lève pour suivre des yeux ces personnages*)

JEAN. — Un amour qui naît... La lèvre rit, le cœur bat.. Voilà des gens qui ont une raison de vivre, et d'aimer la vie...

Chose admirable ! On ne s'était jamais vu, on vivait séparés par des lieues, des frontières, des océans, et, un beau jour, on se rencontre, l'un devient indispensable à l'autre... Quelle puissance !.. (*Ses regards s'attachent au sol*) Un amour qui meurt... Plus d'essor d'âme, plus de joie... A quoi bon vivre ?.. (*Il revient*)

Je ne serai jamais aimé, jamais, jamais... Et moi qui rêvais un amour supérieur, où l'homme et l'artiste aspiraient au même idéal, le maître amour... l'impossible...

...Ne plus être... Pourquoi cette idée me revient-elle toujours ?..

(*Rires lointains et récris, à gauche. Jean tourne la tête de ce côté. On voit repasser les jeunes filles rieuses, accompagnées maintenant du jeune garçon. Ils s'éloignent vers la droite et Jean, en les suivant des yeux, sort lentement du même côté. Puis Bride et Willie, rentrent par la terrasse ; le premier regarde du côté où Jean s'est éloigné ; le second va droit au guéridon où est déposée la correspondance*).

SCÈNE V

Harry Bride et **Willie Shelton**

WILLIE. — Ah, enfin ! (*Il ouvre une lettre*)

BRIDE. — De Ethel ?

WILLIE (*lisant*). — Oui...

BRIDE (*à part, regardant au loin, vers la droite*). — Certainement, depuis ce jour-là, il est plus abattu... Il faudrait savoir .. Mais comment ? (*Haut*) Eh bien, Willie ? (*Il va prendre des journaux sur le guéridon*)

WILLIE (*achevant sa lecture*). — Elle voudrait maintenant venir nous prendre pour faire la traversée avec nous...

BRIDE. — C'est impossible. Elle le sait : je lui ai écrit hier... (*Il prend la lettre que le jeune homme lui remet et se dirige vers la terrasse*) Tiens, voilà Jean qui rêvasse au milieu des fleurs... (*Sur la terrasse, Bride s'assied, met son pince-nez et lit la lettre*)

WILLIE (*au fond*). — Hé ! Jean ! Nous voici ! Hallo ! Jean !.. Ah, tu m'entends ! Que fais-tu là, tout seul.. ? Peux-tu avoir cet air triste sous un aussi beau soleil ?.. (*Jean rentre*)

SCÈNE VI

Les mêmes ; Jean Vaingret

JEAN. — Oui, il fait beau .. As-tu vu le courrier ?

WILLIE. — Quelques mots de Ethel... ses amitiés pour toi. Et des cartes illustrées d'Amérique...

JEAN. — Je les ai vues...

WILLIE. — Quel pays, hein ! Quel fleuve ! As-tu vu ceci ! (*Il lui montre une des cartes*)

JEAN. — Oui, c'est admirable... Et tu es impatient d'y retourner ; tu te lasses de notre vieux monde... Moi, rien ne m'attire, tout m'est à charge... et j'ai bien envie de m'en aller aussi... (*Bride a déplié le « Times », derrière lequel il écoute*)

WILLIE. — T'en aller ? Où cela ?

JEAN. — Oh, pas au bout du monde ! Je devrais aller quelque part où l'on est tranquille.. dans un sanatoire (*montrant l'imprimé*) là, peut-être... J'ai fui la maison. J'ai fui sans but que de fuir, d'être à l'écart du bruit, à l'abri des contacts qui me font mal. Il y a longtemps que je suis obsédé de me reposer de moi-même et de me sauver par l'isolement .. Vous m'avez offert votre hospitalité .. Mais cela me pèse aussi... Je dois me soigner sérieusement...

WILLIE. — Tu n'es pas malade...

JEAN. — Si, si, Willie. Ne te fie pas aux apparences. Je n'ai plus la vigueur de mon âge ni l'enthousiasme de mon art ; ne sont-ce point des indices graves ? Est-ce normal ? On me tuait, là-bas...Ce dont j'ai besoin, c'est du répit, du repos, de l'oubli... Je n'ai plus d'idées, ou,

plutôt, je n'en ai plus qu'un petit nombre, toujours les mêmes, qui reviennent. comme les heures au cadran... (*Bas*) Ecoute, Willie ; j'ai peur de moi ! Je me sens une impulsion vague, mais forte. . Un autre homme est en moi, vit en moi, et domine l'ancien, celui que tu as connu... J'entends une voix me répéter que je suis un raté, un sans-étoile, un sans-amour... Au repos, mon organisme peut accroître sa résistance... Sinon, cette voix conseillère parle plus haut, et les agitations, en m'affaiblissant, m'exposent à des suggestions...

WILLIE. — Toi que nous avons vu si heureux de vivre !

JEAN. — Vous étiez à mes côtés... Nous étions en sympathie... Avec vous je m'accordais, auprès de vous je profitais.. Mais vous me quittez, un à un...

WILLIE. — Il le faut, mon vieux père me rappelle .. Sans lui, je pourrais agir à ma guise...

JEAN. — Tu as un père, toi, un bon père... Moi, je suis tout seul... Quelle issue ? Je suis contraint de reconnaître qu'il n'en est plus... Si la retraite, le repos, n'y changent rien, que faire ? Dans les tribulations, ce serait pis encore... Ne vaut-il pas mieux que je tente quelque chose ?

WILLIE. — Dans quatorze jours, je quitte l'Europe...

JEAN. — Vous avez donc retardé votre départ ?

WILLIE. — Dernier délai. Miss Ethel a exprimé le désir de venir nous prendre...

JEAN. — Ah ?..

WILLIE. — Ainsi, nous aurions fait la traversée ensemble. Mais M. Bride n'a pas souscrit à cette idée : c'eût été une complication, dit-il... (*Un temps ; Jean va s'asseoir sur le banc, Bride, sans en avoir l'air, se rapproche*) Et tu ne demandes pas ce qu'on dit de ta disparition ?

JEAN. — Qui ?

WILLIE. — Mais tes parents, que diable ! Ils s'inquiètent ; j'ai vu ta mère, hier : elle est aux cent coups... Ils semblent radoucis... Ils reconnaissent qu'ils t'ont fait la vie dure... Et tout cela s'aggrave de ce qu'on attend la venue de ton cousin...

JEAN (*debout*). — Ah, oui : le Peau-Rouge, comme ils disent ! Voilà ce qui les occupe : le cousin, l'homme aux dollars ! L'héritier ! Tu connais l'aventure !

WILLIE. — Et toi, elle ne t'intéresse pas ? Un oncle défunt, réapparaissant sous les traits d'un fils qui vous apporte la richesse...

JEAN. — D'abord, est-ce vrai, cela ? Il n'en a rien dit. Ce sont mes parents qui se mettent dans la tête qu'il va nous faire des largesses... Moi, cela m'est égal. Mais ce qui me soucie, c'est que cet homme vient nous juger ! Est-ce qu'on sait quel esprit il a, ce revenant ? Il va s'allier aux autres, contre moi... Je n'aspire pas à la richesse, moi. Ah, Willie, avec quelle joie je renoncerais à tout l'or du monde en faveur d'une autre fortune, d'un autre bien, le seul que j'ambitionne...

WILLIE. — Cela n'empêche que l'intention de cet Américain ne soit excellente ; pour connaître, apprécier, ses parents d'Europe, ce jeune homme fait la traversée...

JEAN. — Et je manquerai au « cercle de famille », voilà ce qui les contrarie ! Il faut jeter de la poudre aux yeux du ploutocrate! Au fond, ils n'ont pas la moindre estime pour le « Peau-Rouge » ; son père, l'homme parti pour l'Amérique, c'était l'aventurier, la « brebis galeuse »... On le croyait, on l'espérait mort depuis longtemps... Moi, j'ignorai même son existence jusqu'au jour où nous apprîmes qu'il était décédé, là-bas, très riche... Evidemment, en présence du fils, on dissimulera... Et c'est pour deux ou trois mois, paraît-il, qu'il s'installe en Europe : entre eux, mes parents trouvent qu'il abuse... Malgré qu'ils en aient, ils trouveront, devant lui, des effusions charmantes ! Et l'on comptait sur moi, j'avais un rôle à jouer dans cette comédie, et mon départ crée une situation difficile... Bah, on lui fabriquera un conte ou l'autre, au cousin. Veux-tu ? Ne parlons plus de cela... (*Il se rassied*)

WILLIE. — Soit. Cela m'a frappé parce qu'il s'agit d'un compatriote, et que, s'il est au moment d'arriver, je songe, moi, à mon prochain départ...

JEAN. — Qui sait ? Tu le verras peut-être, cet homme...

WILLIE. — Eh bien, ma parole, si je le vois, il saura la vérité !

JEAN. — Rien ne changera rien à ma destinée... N'est-il pas absurde qu'une âme à l'agonie habite un corps robuste ? Sans cela, il y a longtemps qu'on m'aurait mis en terre... Il est de ces maux pourtant qui vous expédient leur homme en quelques heures...

WILLIE. — Voyons, Jean ! Veux-tu penser à autre chose !

JEAN. — Bah, bah, je me contredis ! N'est-ce pas l'instinct de la conservation qui me pousse à m'inquiéter ? Oui, je suis fort ; les coups les plus terribles ne m'abattent point, et, malgré tout, c'est mon salut que je cherche. . Mais le trouverai-je ?

WILLIE. — Il faut te relever, dans toute la vigueur de ta jeunesse ! Tu as une période de mélancolie, mais cela ne peut durer...

JEAN. — Tu as raison... Cela ne peut durer...

WILLIE. — Moi aussi, j'ai perdu ma gaîté. Je souffre de devoir te quitter, toi pour qui j'ai une si grande amitié... Et puis, il y a l'éloignement de miss Ethel... Bah ! Ne parlons plus de nos soucis, cela ne fait que les empirer.

JEAN. — Oui, oui... tu as raison... (*Il se lève*) A tout à l'heure : je vais achever ma toilette...

WILLIE. — Ne sortiras-tu pas un peu, aujourd'hui ?

JEAN. — Sortir ? Moi ? Non, je t'en prie, n'insiste plus.

WILLIE — Tu n'a pas encore mis le nez dehors...

JEAN. — J'ai tout ce jardin... Du repos, du calme, Willie, voilà ce dont j'ai besoin... (*Il s'éloigne par la terrasse et s'adresse à M. Bride qui s'est levé à son tour*) Je dois faire une cure, n'est-ce pas, M. Bride ?

BRIDE. — Peut-être, oui... (*Jean sort. Bride se promène, pensif*)

SCÈNE VII

Harry Bride et Willie Shelton

WILLIE. — Vraiment, Jean m'inquiète. Une pareille mélancolie...

BRIDE. — Ce n'est qu'une crise. Si nous en connaissions la cause, nous en saurions le remède.

WILLIE. — La cause ? Mais... l'hostilité de ses parents...

BRIDE. — Oui, c'est là ce que nous savons. Mais il n'y a pas cela seulement...

WILLIE. — Notre départ...

BRIDE. — Et autre chose...

WILLIE. — Quoi encore ?

BRIDE. — Ses parents ? Il y a dix ans qu'il lutte contre eux, et il a tenu bon jusqu'il y a quelques semaines. Rappelez-vous : il en riait, de cette hostilité Tout artiste porte en lui un dieu : c'est ce qui donnait à Jean sa chaleur, son ivresse d'enthousiasme .. Rien ne l'effrayait...

WILLIE. — C'est vrai. Il avait une foi admirable...

BRIDE. — Or, tout à coup, il se glace dans cette sorte de désespoir ! Cela a coïncidé à peu près avec le départ de Ethel : c'est donc tout récent... Que lui est-il arrivé, voilà la question.

WILLIE. — Mais, je ne vois pas ..

BRIDE. — Pour moi, il y a une femme là-dessous.

WILLIE. — Une femme ? Mais non, Bride ! C'est le garçon le plus rangé... Sa vie est toute d'isolement, de travail, sans distractions... Il est très délicat dans ses plaisirs ; c'est presque un chaste..

BRIDE. — Pourtant, cette Anne-Marie...

WILLIE. — Oh ! ça ! Un modèle, voilà tout Et les choses languissaient; la preuve, c'est qu'il l'a congédiée.

BRIDE. — Ah ? (*Un temps*) Et cette autre dont vous me parliez, cette jeune voisine... ?

WILLIE. — La petite Lucie ? Encore moins ! Les familles ont songé peut-être à un mariage, mais Jean n'a jamais mordu à cet hameçon, et il a envoyé promener la petite. Vous voyez bien, ce n'est pas dans ce sens qu'il faut chercher... D'ailleurs, s'il avait un amour au cœur, pas de doute, il me l'aurait confié.

BRIDE. — En êtes-vous sûr ?

WILLIE. — L'amitié qui nous unit est la plus belle qui puisse exister entre deux hommes dont les cœurs et les goûts sont frères ; elle se traduit par la plus grande confiance réciproque Il m'a dit tout, je connais ses affaires aussi bien que lui-même. Et, de mon côté ..

BRIDE. — Vous ne lui avez rien caché ?

WILLIE. — C'eût été contre mon devoir d'ami..

BRIDE. — Vous lui avez donc dit qui vous êtes ?

WILLIE. — Non, pas cela. Je l'ai caché à tout le monde, parce que, au nom de mon père, pour je ne sais quelles raisons, vous l'avez exigé. Je vous ai promis d'obéir. Je vous ai promis cela à Londres. Quelle importance cela a-t-il pour Jean, que nous ne connaissions même pas alors ? Aucune ..

BRIDE. — Evidemment...

WILLIE. — Il n'y a donc rien à me reprocher.

BRIDE. — Aussi, je ne vous reproche rien, Willie. Je veux simplement vous montrer qu'on peut avoir à taire quelque chose, même à son meilleur ami... Chacun cherche son bonheur : pour y atteindre, il renverse les obstacles... Voilà la vie...

WILLIE. — C'est cela, n'est-ce pas, la théorie du « vivre sa vie » ? Le plus fort ou le plus adroit l'emporte... Eh bien, elle est affreuse, cette doctrine, et digne des sauvages, des brutes primitives ! Une âme des temps présents repousse un bonheur fondé sur le malheur d'autrui. A quoi bon une morale, une religion, un idéal, si nous sommes incapables de réfréner notre égoïsme, et de refuser que notre bien personnel entraîne l'infortune d'un ou de plusieurs de nos semblables ?

BRIDE. — Cette théorie là, certes, est plus belle que l'autre. Mais qui donc y pourrait conformer sa vie dans toute alternative ?

WILLIE. — Si j'avais à choisir entre deux partis extrêmes, j'écouterais la voix de l'altruisme.

BRIDE. — Mais si celle de l'égoïsme parlait plus haut ?

WILLIE. — Je la ferais taire !

BRIDE. — Vous y tâcheriez. Ce serait déjà beau à vous... Allons, voilà de nobles sentiments théoriques. Ce n'est pas votre faute si la vie oblige à des concessions comme celle que je vous indiquais tout à l'heure...

WILLIE. — Il importe peu, pour Jean, que je porte le nom de mon père ou celui de ma mère. Mais sachez ceci : si ce secret pouvait faire un tort quelconque à mon ami, je n'hésiterais pas...

BRIDE. — Il faudrait voir. Vous adorez votre père. Et puis, il ne s'agit pas de cela. Nous nous égarons. J'en reviens à ceci : vous pouvez avoir un secret pour votre cher Jean ; donc, il n'est pas impossible que celui-ci doive cacher quelque chose à son cher Willie.

WILLIE. — Mais ce n'est pas la même chose ! Qu'est-ce qui pourrait l'obliger à cela, lui ?

BRIDE. — Cela justement pourrait être son secret...

WILLIE. — Je ne vois rien qui puisse...

BRIDE. — Son amitié même, par exemple.

WILLIE. — Comment cela ?

BRIDE. — Mais oui... Supposez qu'il craigne, en vous révélant le pourquoi de sa peine, de vous causer du chagrin ?

WILLIE. — Qu'il craigne de me révéler..?

BRIDE. — Si ce qui manque à son bonheur était, par hasard, ce qui fait le vôtre ?

WILLIE. — Ce qui manque à son bonheur, et ce qui fait le mien ? Je ne vois pas... Mais ce bonheur, je le partagerais avec lui, tout comme il ferait pour moi, j'en suis sûr, dans l'occasion...

BRIDE. — Mais encore.. Si cela n'était pas partageable ?

WILLIE. — Je ne comprends pas... Vous n'avez pas l'habitude de parler d'une façon aussi peu claire. .

BRIDE. — C'est que je suis moi-même dans l'obscur... Enfin, je vous répète ceci : d'abord, chez Jean, c'est le cœur qui souffre, et les deux femmes que je vous ai nommées n'y sont pour rien ; ensuite, la crise coïncide avec le départ de Ethel...

WILLIE (*pâle, comprenant soudain*). — Mon dieu, Bride ! Ethel ! Que pensez-vous là ! Lui... moi... des amis... Mais ce serait affreux, cela ! (*Il éclate en larmes en se cachant dans la charmille*)

BRIDE (*se rapprochant*). — J'ai cru bien faire, pour vous, pour lui, et pour elle, de montrer tout de suite cette situation... possible... Ethel m'a écrit cinq lettres personnelles. Je vous les ferai lire. Vous verrez avec quel abandon elle me dit ses regrets, dans quels termes elle m'exprime, à moi, sa profonde amitié pour Jean. De l'autre part, voyez comme il est abattu depuis son départ, et comme, malgré lui, il en parle toujours... (*Willie s'essuie les yeux, fait effort sur lui-même, se lève*)

WILLIE. — Est-ce mon tour de souffrir, maintenant ? Mais je suis fort, moi, et si votre clairvoyance ne vous abuse pas...

BRIDE (*l'interrompant*). — Il ne s'agit pas de moi Toute la question est celle-ci : ma fille vous aime-t-elle ?

WILLIE. — Elle m'a fait un accueil encourageant... Et vous même...

BRIDE – C'est exact, bien qu'il n'y ait pas d'engagements ni même de promesses... Autrefois, quand vous étiez enfants, vous étiez de petits compagnons... Puis, après dix ans d'éloignement, Ethel vous a reçu aimablement, et moi, je me suis fait à l'idée de l'unir au fils de mon vieil ami... Voilà tout. Chez Ethel, je retrouve la nature fine et rêveuse de sa mère. Ma fille, vous le savez, déteste l'activité effrénée du Nouveau-Monde ; c'est pourquoi nous avons émigré en Angleterre. Mais elle ne s'y plait guère mieux, entre sa vieille tante et son vieux papa... Le sens pratique, l'absence d'idéal désintéressé, elle a tout

cela en horreur ; elle fuit Londres. A Canterbury, ou elle s'isole auprès de ma sœur, elle ne peut sympathiser avec aucun des jeunes gens qu'elle rencontre. Ethel a ainsi atteint l'âge où la plupart des jeunes femmes se marient. Alors, votre père vous a envoyé chez moi. Vous êtes un garçon fort aimable, votre nature artiste vous met à part des autres hommes ; Ethel ne repousse pas vos attentions et je n'entrave pas vos démarches. Mais tout cela veut-il dire que ma fille vous aime ? Avez-vous senti, de son côté, un véritable élan ? N'est-ce point de l'estime que vous avez pris pour de l'amour ?

WILLIE. — Ce serait à Ethel de répondre...

BRIDE. — Et tout cela nous reporte au temps où vous étiez l'un et l'autre en Angleterre. Mais depuis...

WILLIE. — Quoi, depuis ?

BRIDE. — Je songe à la différence qu'il y a, aux yeux d'une idéaliste, entre vous, à qui il est permis de faire de l'art sans lutte, et *lui*, qui souffre pour suivre sa vocation... Avant de venir ici, Ethel ignorait... Maintenant, elle a vu, elle compare... Comparer, préférer, aimer...

WILLIE — Elle aime Jean !

BRIDE. — J'interprète ainsi ses lettres, ses aveux inconscients. Oui, ils s'aiment.

WILLIE (*prostré*). — Quelles choses malheureuses ! Qui aurait pu croire ?..

BRIDE. — Moi.

WILLIE. — Vous ?

BRIDE. — C'est pourquoi je l'ai éloignée. Mais il était trop tard déjà. Elle souffre...

WILLIE. — Elle souffre, elle aussi...

BRIDE. — Il est permis à un père d'être égoïste quand le bonheur de son enfant est en jeu...

WILLIE. — Ah, pourquoi ai-je quitté mon pays !

BRIDE. — Votre père l'a voulu. Il sait ce qu'il fait. A votre rentrée, il vous éclairera. Je n'aurais pas dû faire venir Ethel ici... C'est vous qui m'en avez donné l'idée...

WILLIE. — Il m'était si pénible d'être loin d'elle...

BRIDE (*grave*). — Vous l'aimez donc, Willie ?

WILLIE. — Oui, oh, oui — hélas ! Nous voici trois malheureux...

BRIDE. — Si ma fille était sacrifiée...

WILLIE. — Non, non !..

BRIDE — Et Jean Vaingret aussi. .

WILLIE (*se ressaisissant*). — Mais tout cela n'est pas ! Vous croyez... vous vous figurez...

BRIDE. — Chut ! Le voici... Nous reparlerons de cela. (*Willie prend une contenance. Jean rentre par la gauche, en costume de ville, sans chapeau*)

SCÈNE VIII

Les mêmes ; Jean Vaingret ; un instant, **la servante**

JEAN (*sur la terrasse*). — Vous ne sortez donc plus le matin ?

BRIDE. — Nous en avions l'habitude : c'était pour aller vous dire bonjour. Maintenant, nous n'avons plus de but. Mais cet après-midi, nous irons en ville...

WILLIE (*à Jean*). — Et toi, tu resteras ici... Tu t'isoles trop, mon cher... Tu es toujours triste... Si tu savais comme cela me fait de la peine...

JEAN. — Oh, Willie ! Pardonne-moi...

WILLIE. — Si du moins je pouvais te rendre moins sombre. Voyons, Jean, dis-moi ce dont tu souffres ?

JEAN. — Le sais-je moi-même, Willie ? J'ai besoin de repos, d'oubli... Evidemment, j'ai tort de t'infliger ma morne société... Si, si, et à M. Bride aussi... C'est reconnaître bien mal votre hospitalité si cordiale...

WILLIE. — Mais non, ce n'est pas cela. Où que tu fusses, je prendrais ma part de tes chagrins... Mais je me demande ce qui en est la cause, et l'aliment... Si je le savais, sans doute pourrais-je faire, tenter quelque chose... Je t'aiderais à vaincre la tristesse...

JEAN. — Tu es bon, Willie ; mais tu te soucies trop de moi...

WILLIE. — Il m'est si pénible de te voir souffrant...

JEAN. — Comme à moi de te voir inquiet...

WILLIE. — Tu ne me dis rien de ta peine...

JEAN. — C'est que je n'ai rien à dire...

WILLIE. — Pourtant...

JEAN. — J'ai tort, Willie ; pardonne-moi de te chagriner ; tu seras bientôt tranquille, heureux...

BRIDE (*à Jean*). — J'ai à vous demander votre avis... Tout à l'heure, nous avions, moi et Willie, un échange de vues sur l'égoïsme, l'altruisme, etc. Ce sont là de ces entretiens amenés par le hasard et qui n'engagent à rien .. Je disais qu'il est bien difficile de se dégager de cette impulsion naturelle qui fait que chacun poursuit, avant tout, son propre bien, quitte à écraser ses semblables...

WILLIE. — Et moi je protestais contre ce geste de sauvagerie.

BRIDE. — Willie a de belles théories. C'est déjà quelque chose... Mais...

JEAN. — Oui, il y a des situations où l'on n'est plus maître de soi, où l'on fait du mal sans le vouloir...

BRIDE. — Pour son bien personnel. Dans la passion, par exemple, il n'y a plus de raisonnement généreux qui tienne...

JEAN. — Quelle passion ?

BRIDE. — Prenons l'amour...

JEAN. — L'amour est de vouloir, avant tout, le bonheur de l'être qu'on aime.

WILLIE. — Voilà ! J'étais sûr que tu pensais comme moi ! Qu'en dites-vous, Harry ?

BRIDE (*à Willie*). — Je me dis ceci. S'il est démontré que vous, qui aimez, ne pouvez pas apporter son bonheur à l'être aimé, que reste-t-il à faire ? Vous imposer quand même ? Apporter la souffrance à la personne que vous chérissez ?

JEAN. — Non. Sacrifier son amour par amour.

WILLIE. — Faire violence non à ce qu'on aime. non à l'amour, mais à soi-même, à l'amour-propre...

JEAN. — S'effacer, faire la voie libre au bonheur d'autrui...

WILLIE. — Cesser d'y faire obstacle...

JEAN. — Que tout ce qui lui est cher soit heureux, voilà l'aspiration d'un grand cœur...

BRIDE. — Et la souffrance ?

JEAN. — Cette souffrance est noble.

BRIDE. — Mais qui accepterait d'autrui un tel sacrifice ?

WILLIE. — Il suffit qu'il aime, lui aussi...

JEAN. — Cette souffrance est noble, oui, mais terrible...

BRIDE. — Je la crois au-dessus de ce qui est humain... Vous êtes des rêveurs, et... (*On sonne, au loin, du côté droit. Appelant dans la maison*) Alice, Alice ! On sonne à la grille... (*Regardant vers le fond, à droite*) Tiens, une dame. . (*A Jean*) C'est votre mère... (*La servante traverse la scène*)

JEAN. — Ma mère ?.. (*Agité*) Ah, non, non, non ! Qu'on me laisse en paix ! (*Il rentre dans la villa*)

WILLIE (*à Bride*). — Vous avez entendu. Il ne me cache rien !

BRIDE. — Peut-être, Willie... Alors, pauvre Ethel ! (*La servante reparaît, précédant madame Vaingret et rentre dans la maison*)

SCÈNE IX

Les mêmes, sauf **Jean ; Madame Vaingret**

BRIDE (*saluant*). — Bonjour, madame...

WILLIE (*saluant*). — Veuillez entrer par ici...

Mad. VAINGRET. — Merci, M. Shelton... Jean est ici ?

WILLIE. — Oui... dans sa chambre...

BRIDE. — Il n'est pas encore descendu...

Mad. VAINGRET. — Il faut que je le voie, que je lui parle...

BRIDE. — Il a besoin de ménagements. Nous avons déjà eu difficile à le retenir ici, près de nous... Vous le savez impressionnable, irritable même... Dites-nous d'abord ce que vous voulez... Il ne faut pas vous le dissimuler, votre visite ne lui sera pas encore des plus agréables...

Mad. VAINGRET (*avec humeur*). — Je ne lui ai rien fait, moi, mais il voit tout en noir ! Nous n'avons pas encouragé ses goûts d'artiste, voilà tout... Ce n'est pas un crime, cela...

BRIDE (*montrant le balcon*). — Plus bas, madame... Il pourrait vous entendre...

Mad. VAINGRET. — Il n'est pas malade, n'est-ce pas ?

BRIDE. — Calmez-vous, madame... Jean est en proie à une grande tristesse. Quand un jeune homme est triste, on dit généralement « cherchez la femme »... N'avez-vous rien remarqué ? Il pourrait avoir un amour de tête ; il confondrait cela avec sa passion d'art et, de ces choses supérieures, ferait son idéal...

Mad. VAINGRET. — Une mère n'est point sans remarquer de certaines choses... Non, sa fugue n'a d'autre mobile que notre opposition à ses goûts pour la sculpture... Avouez que nous ne sommes pas des bourreaux ! Nous avons pensé qu'il y avait mieux à faire, pour notre fils unique, que de se consacrer à un métier pareil...

BRIDE. — Mais si cela est dans ses aptitudes ? Si cela seul fait son bonheur ?

Mad. VAINGRET. — Il se peut que nous nous soyons trompés... De là quelque rigueur, sans intention de nuire, mais pour son propre bien. Mon mari surtout est sévère, et Jean lui a résisté. D'où le conflit... Nous avons cru qu'il nous reviendrait. . Mais il n'a plus donné signe de vie. Je me désespère, je ne dors plus .. Quand vous serez partis, où ira-t-il ? Au travail, il est fort et tenace ; mais un rien le blesse, et le chagrin l'abat. Doux, aimant, enjoué, il devient alors dur, sec, inabordable... Qu'il revienne à la maison ! Il aura la paix... Comment ai-je pu mettre au monde un être si différent de tous ?... Mais enfin, tout sera oublié... Faites-le venir, M. Shelton...

BRIDE.—Je crains beaucoup, madame, que votre fils ne désire pas vous voir en ce moment Laissez-lui le temps de se calmer. .

Mad. VAINGRET. — Il m'a toujours témoigné beaucoup d'affection ; ce n'est que depuis peu... Ah, les enfants vous font bien souffrir ! (*S'adressant à Willie*) Il doit rentrer tout de suite. D'abord, pour notre paix, à nous... Ensuite, il est rappelé par un gros intérêt de famille, qui met en jeu son avenir... Vous savez, ce cousin...

WILLIE (*se tournant vers Bride*). — Je crois que si on promettait à Jean de ne plus le tracasser...

BRIDE. — Il a besoin non seulement de tranquillité mais aussi d'affection.

Mad. VAINGRET. — Tout lui sera pardonné...

BRIDE. — Voilà un mot malheureux, madame. Y a-t-il vraiment quelque chose à pardonner à ce garçon ? Soyez bons pour lui... Ne lui parlez plus de ces démêlés..

Mad. VAINGRET. — Je vous assure que je ferai tout...

BRIDE (*appelant*). — Alice ?... (*Vers la maison*) Priez M. Vaingret de venir au jardin... (*A la mère*) Beaucoup de douceur, de la persuasion... Il est d'une sensibilité excessive, vous l'avez dit vous-même. Donc, ménagez-le. Offrez lui ce dont il a besoin : de la sympathie, des soins, du repos...

Mad. VAINGRET. — Vous m'aiderez à le décider.

LA SERVANTE (*sur la terrasse*). — Mais... M. Vaingret sort à l'instant...

WILLIE. — Il est sorti ! !

BRIDE (*courant dans la maison*). — Jean ! Jean !... (*La servante le suit*)

WILLIE. — Mais il ne sort jamais ! Il ne veut pas mettre le pied dehors... Il n'y a qu'un instant, il refusait encore... Ce n'est pas possible !... (*Rentrant à son tour*) Jean ! Jean ! (*On entend ses appels dans la maison*)

BRIDE (*au balcon*). — Il a pris la fuite !... (*Mad. Vaingret tombe assise et pleure*)

TROISIÈME ACTE

Le cabinet du directeur du sanatoire « Terra Mater ». Simplicité.

A gauche, premier plan, une porte ; puis, perpendiculairement à la rampe, un pupitre avec fauteuil adossé au mur, et un classeur à fiches ; devant le pupitre, un siège pour les visiteurs ; au dernier plan, fenêtre en coin coupé ; sur le pupitre, le téléphone.

A droite, même disposition ; en moins, le téléphone et le siège pour visiteurs ; le pupitre est plus petit.

Au fond, des canapés de rotin ; large porte centrale, vitrée en mat, donnant sur un couloir. Celui-ci est ajouré par une croisée que l'on voit quand la porte s'ouvre. Cette disposition et cet éclairage font que la silhouette des personnes qui passent dans le couloir extérieur dessine une ombre sur la porte vitrée.

Au lever du rideau, la scène est occupée par des visiteurs, les uns debout, les autres assis, causant entre eux.

Harry Bride et Willie Shelton, à gauche, attendent.

SCÈNE I

H. Bride, Willie Shelton ; pensionnaires et visiteurs.

BRIDE (*regardant l'heure à sa montre*). — On ne me fera jamais comprendre cela. C'est le jour de visite, il disparaît. Nous arrivons, il fuit...

WILLIE. — Le tramway est peut-être en retard...

BRIDE — Alors que tout le monde est content de se voir. .

SCÈNE II

Les mêmes ; le Docteur Blange.

LE Dr BLANGE (*s'approchant de Bride et de Willie*). — J'ai envoyé après lui...

BRIDE. — C'est étrange. A-t-il l'habitude de sortir ?...

LE Dr BLANGE. — Non, c'est la toute première fois...

BRIDE. — Et justement un jour de visite...

WILLIE. — Il savait pourtant que nous viendrions...

BRIDE. — Serait-ce une nouvelle fuite ? La troisième... Est-ce qu'il voudrait nous éviter ?

WILLIE. — Ne croyez pas cela, Bride ! Il va rentrer. Attendons encore...

LE Dr BLANGE. — C'est le mieux... Asseyez-vous, messieurs... (*Il va rejoindre un des autres visiteurs et lentement, en causant, ils se retirent*)

SCÈNE III

Les mêmes, moins **Blange ; une visiteuse ; un pensionnaire.**

BRIDE (*s'asseyant*). — Tout de même, c'est étrange...

WILLIE. — Il a peut-être oublié...

BRIDE. — Pourquoi nous fuirait-il ?..

(*Un petit groupe s'est formé non loin d'eux, autour d'un des pensionnaires.*)

UNE VISITEUSE (*à ce pensionnaire*). — Au moins, es-tu bien dans cette maison ?

LE PENSIONNAIRE. — Je ne pourrais être mieux ; ici, on me laisse tranquille... Tu as vu les environs : un grand parc, de la verdure, de l'air... Et notre vie n'est pas désagréable : on observe les gens, on apprend des nouvelles... Ainsi, dès mon arrivée, on m'a mis au courant d'une rivalité existant entre nos dirigeants : le docteur Destina se fait vieux, on lui a adjoint le docteur Blange, qui, un jour ou l'autre, aura seul la direction de *Terra Mater*. Alors, tu comprends, ils collaborent, mais cela ne va pas sans « frictions »... On dit que le vieux directeur a déclaré fou un de ses clients et que pour ne pas en avoir le démenti, il l'a fait interner dans un asile ; mais la famille a crié au scandale et l'on a fini par lui rendre son malade ; c'est même à la suite de cette affaire qu'on aurait « doublé » la direction..

BRIDE (*bas, à Willie*). — Voilà qui est rassurant !

LE PENSIONNAIRE. — Mais est-ce bien vrai ? Voilà...

WILLIE (*à part, à Bride*). — Divergences scientifiques... N'y a-t-il pas des controverses artistiques qui, parfois, nous emballent et nous divisent ?

LE PENSIONNAIRE (*à la visiteuse*). — C'est pour te montrer qu'il existe ici une petite vie intime, avec ses faces curieuses et même ses potins... (*Il s'éloigne avec une autre personne de son groupe*).

LA VISITEUSE (*à son voisin*). — Mon opinion n'est pas changée : sa place n'est pas ici. Se reposer, il peut le faire ailleurs. Entre le mal et le remède, il faut un rapport raisonnable ; je songe à ces gens qui, pour être à couvert d'une pluie d'orage,

s'arrêtent sous un arbre, au risque d'être foudroyés... (*Elle rejoint le pensionnaire et leur conversation s'arrête*)

BRIDE (*à Willie*). — Voilà une femme qui ne raisonne pas mal... Cette maison, est-ce bien aussi la place de notre Jean ?

WILLIE. — Il faudrait l'interroger...

BRIDE. — Oui, mais il se dérobe. . Voici le docteur... (*Et Blange, rentré par le fond, vient à eux*)

SCÈNE IV

Les mêmes, moins **le pensionnaire** et **la visiteuse**; **le Dr Blange**.

LE Dr BLANGE. — A l'arrêt du tramway, on ne peut rien nous dire...

BRIDE. — Cela ne vous inquiète pas, Docteur ?

BLANGE. — Mais...

BRIDE. — Est-il régulier qu'on laisse sortir ainsi des gens qui précisément ont le besoin de fuir le dehors ?

BLANGE. — Hé, ceci n'est pas une prison, messieurs ! Nous n'avons pas à vouloir l'isolement de M. Vaingret : le calme, le repos lui suffisent...

BRIDE. — Quels sont vos pensionnaires, en général ?

BLANGE. — Des intellectuels...

BRIDE. — Des malades ?...

BLANGE. — Des gens qu'il faut mettre à l'abri des fatigues, des agitations. Ce sont surtout des tristes, des prostrés ; ils grossissent tout, à commencer par leurs maux... Nous avons, par exemple, un industriel qui, après des revers d'argent, se croyait perdu, déshonoré ; pendant qu'au dehors on conjure la faillite, ici on lui apprend à réagir et, un de ces jours, cet homme retournera à ses affaires... (*A un pensionnaire qui passe*) Bonjour, M. Clarière... (*Ils se prennent la main au passage*)

WILLIE. — Qui est-ce, celui-là ?

BLANGE. — Un poète, victime d'un surmenage et d'une déception. Il est l'auteur d'un grand ouvrage: dix années de labeur... La première partie en a été publiée et l'on n'y a pas fait attention, hormis pour en rire...

WILLIE. — Un incompris ?

BLANGE. — Ses amis affirment qu'il a du génie. Nous lui avons interdit le travail, à cause de l'état de ses nerfs. Avec la meilleure santé, si la vocation subsiste, il se remettra à l'œuvre... C'est quand je lui ai parlé de cet homme-là que votre ami a résolu de se reposer quelque temps ici.

BRIDE. — Vous a-t-il dit que lui aussi, il... ?

BLANGE.— Il n'a rien dit à personne, il n'a rien voulu dire.

BRIDE. — Il y a quelque rapport entre ces deux hommes. Notre ami est sculpteur. Lui aussi, il est las, excédé...

WILLIE. — Ainsi va le monde ! Ayez un beau dessein et toutes sortes de puissances ennemies rampent vers vous pour détruire...

BRIDE (*l'interrompant et montrant au médecin un pensionnaire qui sort en traversant la scène*). — Qu'a-t-il, celui-là, la tête bandée ?

BLANGE — Il se bouche les oreilles : c'est un sourd volontaire. Ayant horreur du bruit...

WILLIE. — Comme Carlyle, Ruskin...

LE Dr BLANGE. — Ou Schopenhauer. Voici l'histoire de cet homme. C'est un inventeur, on lui doit des merveilles électriques Vivant en solitaire au bord de la chute de Vrassi, il était habitué, depuis quinze ans, au bruit formidable de la cascade actionnant ses machines. Or, un jour, brusquement, rupture d'une digue, en amont : l'eau s'écoule dans une vallée ; plus de bruit... Voilà ce qui a mis le malheureux dans cet état. Au commencement, il était hagard ; le silence le torturait : au lieu de parler, il vociférait et sa propre voix le frappait comme une dissonance ; tout son être sensible s'était mis en harmonie avec la clameur de la chute et, quand ce tintamarre, tout d'un coup, a fini, le réseau nerveux en a été détraqué... Par là-dessus, il était épuisé de travail...

WILLIE. — Mais pourquoi se bouche-t-il les oreilles ?

BLANGE. — Ça, c'est son mystère, ou sa maladie. Je crois que c'est pour entendre résonner, au fond de sa mémoire, le grondement

des eaux... Quand il ne l'entendra plus, il sera guéri... (*Une clochette dindreline au dehors*) Voici la fin de la visite...

(*Pensionnaires et visiteurs se dirigent lentement vers le fond sortent par groupes en causant*).

WILLIE. — Et Jean n'est pas rentré ?

BLANGE. — Pas encore ; on m'aurait prévenu... (*Bride, Willie et Blange restent seuls*).

SCÈNE V

Bride, Willie et le Docteur Blange

BRIDE. — Je ne suis pas tranquille... Pouvons-nous attendre encore un peu ?..

LE Dr BLANGE. — C'est difficile... Il faut une règle uniforme...

BRIDE. — Pourtant...

WILLIE (*à Bride*). — Et s'il était chez nous, à la maison ?..

BRIDE. — Il nous aurait attendus pour rentrer avec nous. (*A Blange*) Non, c'est insolite, c'est inquiétant...

LE Dr BLANGE. — Savait-il que vous viendriez ?

BRIDE. — Assurément. (*Montrant Willie*) Monsieur retourne aux Etats-Unis, il avait à lui faire ses adieux...

BLANGE. — N'est-ce pas cela qu'il a voulu s'épargner ?...

WILLIE - Mais pourquoi ? Nous sommes d'excellents amis...

BLANGE. — Justement...

BRIDE. — C'est incroyable. Qu'y a-t-il là-dessous ?

BLANGE.— Tantôt, à la soirée, donnez-moi un coup de téléphone...

BRIDE. — A la soirée ?

BLANGE. — Dans une heure ou deux...

BRIDE. — Bon. (*Il va pour sortir et s'arrête*) Est-il malade ?

BLANGE. — Mais non. . Vous voyez ici des gens à qui l'apaisement est nécessaire ; un ou deux cas seulement, sur une vingtaine, paraissent susceptibles d'aggravation. Les incurables vont ailleurs. M. Vaingret est déprimé. Son état général atteste un trouble... Il a de lui-même une opinion assez avantageuse... A l'en croire, on le traque, tout le monde lui en veut; quant à ses sentiments de famille, ils sont abolis... Veuillez voir là les indices d'un état psychopathique...

BRIDE. — Vaingret est un artiste d'une grande sensibilité et ses parents lui font la guerre...

WILLIE. — Je suis son confident. Ce qui l'exaspère, c'est qu'on veut lui faire renier sa vocation, détruire son idéal... Cela tient dans son existence une place énorme...

BRIDE. — Il endure une crise, évidemment ; mais cela n'exclut point la bonne santé...

WILLIE. — Jean Vaingret a une énergie admirable : si vous connaissiez ses luttes... Même ce qu'il fait maintenant, s'immobiliser, se renoncer, lui demande des efforts surhumains...

BLANGE. — Il a refusé de nous dire quoi que ce fût de son passé, des faits qui ont eu une répercussion sur son intégrité nerveuse... Si c'est un persécuté...

BRIDE. — Il n'est pas heureux. Il souffre moralement, comme tant d'hommes. L'isolement, est-ce le remède ?

BLANGE. — Connaissez-vous certaine histoire d'un riche parent d'Amérique ?

BRIDE. — Elle est vraie aussi !

WILLIE. — Madame Vaingret, sa mère, me l'a dit : ce parent est sur le point d'arriver en Europe...

BLANGE. — Tiens, tiens... Mais êtes-vous bien certain de tout cela ?

WILLIE. — Je suis son meilleur ami, je vous le répète ; il n'a pas de secrets pour moi... Je connais ses rêves d'artiste et ses aspirations d'homme... D'ailleurs, il prête trop d'importance à la venue de ce cousin, ou plutôt ce sont ses parents qui se montent la tête... Et cela contrarie Jean, il a peur de trouver dans cet homme un nouvel ennemi...

BRIDE. — Des sentiments exaltés ne peuvent-ils pas expliquer un tel abattement ?

BLANGE. — Cela se voit... Pensez-vous que... ?

BRIDE. — Il doit aussi y avoir un amour, un violent amour qu'il n'a révélé à personne... En un mot, Vaingret se trouve à un tournant de la vie ; de là ses agitations.

WILLIE — Depuis dix ans, il lutte contre sa famille, son entourage ; finalement, il a passé à travers tout, violemment .. Les nerfs souffrent de ces commotions, mais rien n'est amoindri dans sa belle intelligence.

BRIDE. — Quand un enfant a peur, ou qu'il a mal, c'est auprès de sa mère qu'il se réfugie ; un instinct semblable pousse Jean à fuir ses tourments, à se rapprocher de la Nature apaisante .. Mais n'y a-t-il pas mieux à faire pour lui que se cloîtrer. . Quand l'intelligence travaille dans le vide, elle accueille des fantômes pour en peupler sa solitude...

BLANGE. — Sans doute, l'imagination a un rôle... Si votre ami n'est que mélancolique par le fait des circonstances, il faudrait chasser le souci, donner du contentement...

BRIDE — Il me disait, l'autre jour : « Si j'aime l'art, c'est aussi par reconnaissance de m'avoir sauvé la vie ; sans lui, j'aurais attenté à mes jours ; mes chimères ont été mon salut »... Eh bien, ne peut-on redouter qu'à présent, dans cette dépression..

BLANGE. — Oh, rassurez-vous, monsieur ! Nous observons nos pensionnaires. Chez votre ami, c'est le moral qui souffre ; donc un remède moral s'indique. Quoi ? Un changement, quelque chose qui le redresse, qui soit une diversion et s'achève en apaisement...

WILLIE (*à Bride*). — Comment faire ?...

BRIDE (*au Dr Blange*). — Est-il en état de supporter des émotions ?

BLANGE. — Il arrive que cela est salutaire...

WILLIE. — Comment s'y prendre alors ?

BLANGE. — C'est à vous, à ceux qui s'intéressent à lui, de trouver ce qu'il faut... Pour un de ceux que nous avons en traitement, cet écrivain dont je vous parlais tout-à-l'heure...

BRIDE. — Oui ! Eh bien ?

BLANGE. — Ses parents et amis ont publié une partie de ses œuvres et le succès prend aujourd'hui de grandes proportions.

Le jour où, bien reposé, M. Clarière apprendra cela, il sera guéri... du moins l'espérons-nous... Faites quelque chose dans ce genre, machinez, s'il le faut, un coup de théâtre dans la vie de ce jeune homme... une chose inattendue, inespérée, et heureuse. Réfléchissez... Entretemps, qu'il demeure ici ; notre conversation aura ceci de bon qu'instruit par vous je l'observerai mieux...

BRIDE. — Il est extrêmement sympathique, et je lui voue une grande affection...

WILLIE. — Moi aussi. Je suis prêt à faire tout ce qu'il faut. Mais quoi ?...

(*Par gestes, le Dr Blange donne à entendre que cela demande réflexion, et il entraîne les visiteurs vers la sortie du fond. Quand ils sont dehors, le Dr Destina, venant de droite, se dirige vers son bureau (à gauche) et feuillette des papiers. Un pensionnaire qu'on a aperçu précédemment, lisant dans un coin, entre également par la droite, chapeau bas*).

SCÈNE VI

Le Docteur Destina ; un pensionnaire

LE PENSIONNAIRE (*remettant une rame de papier*). — C'est mon rapport, Monsieur le Directeur...

LE Dr DESTINA. — Cela fait le troisième... (*Il dépose les feuillets sur son pupitre*)

LE PENSIONNAIRE. — Celui-ci annule les autres ; c'est ce dernier que je vous prie d'examiner à tête reposée et de transmettre à la Cour de Cassation... Tout y est clairement exposé, justice me sera rendue.

LE Dr DESTINA. — Nous y viendrons... Aujourd'hui, j'ai du travail...

LE PENSIONNAIRE. — Je m'excuse, Monsieur... Je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer le Docteur Blange ; alors, je me suis permis...

LE Dr DESTINA. — Le Docteur Blange est mon adjoint. C'est au Directeur même que vous avez à vous adresser. Mais si vous m'aviez remis cela à un autre moment...

LE PENSIONNAIRE. — Je n'insiste pas, maître... Je vous laisse à votre tâche... (*En sortant, il voit venir, par transparence, le docteur Blange Le pensionnaire s'efface, salue et ne se couvre que de l'autre côté de la porte*).

SCÈNE VII

Le Docteur Destina et le Docteur Blange

LE Dr DESTINA. — Encore un rapport de Rousselier ; cela se caractérise ; aussi ai-je prévenu la famille... (*Il passe à son collègue les papiers en question*) Tenez, vous qui collectionnez ces choses...

LE Dr BLANGE. — Aucun diagnostic ne vaut ces confessions écrites ; elles révèlent tout le psychisme de leurs auteurs.. (*Il dépose les feuillets sur un pupitre, à droite*)

LE Dr DESTINA. — Evidemment... Aussi sont-ce des documents que je tiens à étudier... Classez-les avec soin, nous nous occuperons à cela un de ces jours... (*Il se dispose à sortir*)

LE Dr BLANGE. — C'est entendu. Mais permettez-moi de... Ceci est très urgent... J'ai à vous parler de Jean Vaingret, ce jeune homme triste qui nous est arrivé la semaine dernière... Il y va de sa vie...

LE Dr DESTINA. — De sa vie, dites-vous !

LE Dr BLANGE. — Je le crains. Il s'est gardé de nous renseigner sur sa personnalité, ses antécédents et les causes de sa détresse morale. Mais par ses intimes, je sais qu'il y a là un cas digne de notre attention...

LE Dr DESTINA. — Si c'est une observation scientifique à faire, et qu'elle soit intéressante... Vaingret ? Voyons d'abord sa fiche... (*Il ouvre le meuble proxime, et tire un des tiroirs*)

LE Dr BLANGE. — Considérons les choses du seul point de vue de l'humanité : c'est une vie à sauver. . Ce jeune homme court au suicide !

LE Dr DESTINA. — Hein ? Pas de ça ici !

LE Dr BLANGE. — Il est sorti ce matin et n'est pas encore rentré. Deux de ses amis l'ont attendu, à la visite. Ils sont alarmés, non sans raison .. Ce garçon est désespéré ; l'idée de mourir est dans sa tête : des paroles inquiétantes lui sont échappées... Il en est peut-être au moment psychologique où, si nous n'intervenons pas...

LE Dr DESTINA (*prenant une fiche rouge*). — Monomanie ? D'après ceci, il avait à son arrivée, des idées fixes, des anxiétés... (*Lisant les notes*) « Organisation nerveuse. Ennui de vivre. A des idées de mort

« et se demande ce qu'on dira de lui quand il ne sera plus ; se répond « qu'on le plaindra et pleure sur lui-même »...

Le Dr Blange. — Voyez-vous...

Le Dr Destina (*continuant*). — « ...Prétend se sentir une vocation qu'il s'abstient d'expliquer davantage. Recherche la solitude, « se plait dans la songerie et voit la réalité déformée, enlaidie. Célibataire ; pas d'amour filial ». Voilà vos observations...

Le Dr Blange. — Elles résultent d'une première impression et d'éléments sommaires. Il convient de n'en retenir que l'essentiel...

Le Dr Destina (*avec une pointe de malice*). — Voulez-vous dire que vous vous êtes trompé ?...

Le Dr Blange. — Il n'y a pas d'homme infaillible, je pense... Ces notes provisoires ont été faites il y a dix jours. Aujourd'hui, Jean Vaingret m'apparaît comme un Werther ou un Chatterton, de qui les raisonnements sont inférieurs aux sentiments ; chez Vaingret c'est l'*athumia* ; défaut de ressort, reniement de soi-même, mélancolie ; et pourquoi ? Parce qu'il est trop sensible aux duretés de la vie, à l'indifférence de ses semblables Au reste, il répugne à parler de ces choses et repousse tout réconfort qu'il devrait à la compassion... A cause des tracasseries qu'on lui fait subir dans sa famille, il a pris la fuite ; il ne veut recevoir ici aucun des siens ; même son meilleur ami, il ne l'a vu qu'une fois. Cet ami, son confident, m'a parlé de lui les larmes aux yeux, et pourtant, sachant que cet ami viendrait le voir ce matin, Vaingret est sorti... Il est très sympathique ; ici, tout le monde l'aime ; en quelques jours il a conquis son entourage par sa douceur triste .. C'est un sculpteur de talent... S'ajouterait à cela une histoire d'amour... Tout justifie un semblant d'idées de persécution, de grandeur, et explique une prostration...

Le Dr Destina. — C'est ainsi que certains délires se forment ; le trouble mental ne modifiant guère la nature de l'individu, votre Vaingret, si le mal s'aggrave, trouvera des consolations dans les pratiques d'une sorte de superstition artistique... Il aura peut-être des visions... Etant donné son niveau intellectuel, il serait intéressant de le tenir en observation...

Le Dr Blange. — A mon sens, il n'est pas un sujet pathologique.

Le Dr Destina. — Mais, cette fiche... « Votre » fiche... ? Elle est bien rouge, pourtant ? Est-ce moi qui me trompe ?...

Le Dr Blange. — J'admets qu'au début, les apparences... Mais il faut en rabattre. Et y ajouter... Pas de débilité native ; outre ses travaux artistiques, il a fait ses études de Droit ; une haute culture

peut amener l'exagération de la personnalité... Mais pas de théorie en ce moment, il y a péril dans la maison. Je suppose qu'il va rentrer...

Le Dr Destina. — Où voyez-vous ce danger si pressant ?

Le Dr Blange. — Ce matin, il a fixé au mur de sa chambre un papier où sont écrits ces mots d'un ancien : « Le premier bonheur est de ne pas naître et le second de mourir bientôt »... Voilà à quoi il pense ! Les souffrants de ce genre sont hantés par une sorte d'obligation de quitter un monde où ils n'arrivent point à s'adapter : si leur organisme ne se détruit de lui-même, c'est violemment qu'ils abolissent, avec leurs tourments, les rancœurs de l'ambition déçue .. Tel est Vaingret : sain, mais affecté d'un spleen intense. Ce malheureux va où le désespoir le pousse...

Le Dr Destina. — Voilà bien des phrases, mon cher collègue ; mais c'est plus sentimental que scientifique.. Nous avons à observer, observons. Voyons le processus de l'obsession chez un être d'élite. Vous croyez qu'il va au suicide, irrésistiblement. Moi, je n'en suis pas certain... Il faut voir...

Le Dr Blange. — En nous bornant au rôle d'observateurs, nous risquons de ne pas empêcher la destruction de cette vie !

Le Dr Destina. — Il faut le surveiller ; mais cette vie est-elle menacée ? Votre opinion actuelle est-elle plus sûre que votre fiche d'il y a dix jours ? Ce Vaingret est un malade. Souhaitons qu'il se guérisse ; aidons-y de tous nos moyens. L'humanitarisme quand même n'est pas mon fort. Je vois non l'individu, mais le « sujet »... En ai-je soigné, de ces simples neurasthéniques ! Pour plus d'un, cette maison fut l'antichambre de l'asile. . Continuons à observer ce Vaingret avec calme... Ne vous affolez pas...

Le Dr Blange. — Mais n'ayons pas la manie des manies !

Le Dr Destina. — Monsieur Blange, vous m'obligez à vous rappeler que c'est moi qui suis à la tête de cet établissement. Il lui faut une direction ferme et sûre .. Ma longue expérience me donne le droit d'y prétendre et, trop souvent, vous aimez à contredire...

Le Dr Blange — Vous me voyez bouleversé par des faits graves !

Le Dr Destina. — A tort, à tort ! Il faut voir. . La science aussi est un idéal, un amour digne de sacrifices...

Le Dr Blange. — Voulez-vous dire qu'elle demande des victimes !

Le Dr Destina. — Vous êtes trop impressionnable...

Le Dr Blange. — Savez-vous si ce pauvre garçon n'est pas allé se tuer !

SCÈNE VIII

Les mêmes ; un infirmier ; le portier

L'infirmier (*frappant et entrant*). — Messieurs, *il* est rentré... Il est monté à sa chambre... Savez-vous ce qu'il est allé faire en ville ? Acheter un revolver !

Le Dr Destina. — Diable !

Le Dr Blange (*voulant s'élancer dehors*). — Il va se tuer !

L'infirmier. — Il est redescendu... N'ayant pas assez d'argent sur lui, il s'était fait accompagner par un commis de l'armurier. C'est ainsi que j'ai su...

Le Dr Blange. — Que fait-il, maintenant ?

L'infirmier. — Il erre dans le parc...

Le Dr Destina. — Tenez-le à vue !

Le Dr Blange. — Prévenez-nous...

L'infirmier. — Bien, bien... (*Il sort par le fond en causant avec le Dr Blange*)

Le Dr Blange (*au Dr Destina*). — Vous voyez ! Il était, ce matin, plus affaissé que jamais. Je vous dis que l'idée de mourir l'envoûte...

L'infirmier (*rentrant un instant*). — Il passe de ce côté... Regardez !

Le Dr Blange (*à la fenêtre de droite*). — Il se rapproche, voyez ! Sans doute, c'est pour aller à sa chambre. S'il rentre chez lui, à cette heure, ce sera... Pouvons-nous fermer les yeux ? ..

LE Dr DESTINA (*agité*). — Du calme... Si vous m'aviez averti plus tôt... Evidemment, il faut empêcher cela... ici...

(*Le portier, venant de gauche, remet au directeur une carte de visite. Le directeur lit, puis montre le carton à son collègue*).

LE Dr BLANGE (*retournant à la fenêtre*). — Précisément. C'est cet Américain, son ami intime...

LE Dr DESTINA (*au portier*). — Oui, faites entrer... (*Il va se rasseoir, tandis que le portier sort*) Nous allons peut-être en savoir plus long...

LE Dr BLANGE (*avec un geste vers le fond*). — Sa chambre est à deux pas... Si je trouve le revolver, je le confisque...

LE Dr DESTINA. — Ne l'a-t-il pas sur lui ?

LE Dr BLANGE. — Il paraît qu'il l'a déposé dans sa chambre. (*Au moment de sortir par le fond*) Regardez de ce côté, s'il passe pour se rendre chez lui, vous verrez son ombre se dessiner sur la porte...

LE Dr DESTINA. — Il ne veut recevoir personne, n'est-ce pas ?

LE Dr BLANGE. — C'est sa consigne, mais .. Je vais prévenir l'infirmier...

(*Il sort par le fond. Willie Shelton est introduit par la gauche. Le directeur se lève, salue et fait signe au visiteur de prendre place : en s'asseyant, Willie tournera le dos à la porte du fond.*)

SCÈNE IX

Le Docteur Destina ; Willie Shelton

WILLIE. — Jean Vaingret, monsieur, je veux voir mon ami Jean...

LE Dr DESTINA. — Il est rentré...

WILLIE (*vite*). — Je sais. Je l'attendais sur la route. Je l'ai vu passer dans le tramway ; mais je n'ai pu le rejoindre assez vite...

LE Dr DESTINA. — Bref, vous voilà tranquillisé. Asseyez-vous, monsieur...

WILLIE. — Non pas. Cette absence est inexplicable, au moment où je venais le voir une dernière fois avant un long voyage... Je pars demain, monsieur... pour les Etats-Unis... Il est mon meilleur, mon seul ami... Je suis venu ce matin ; j'ai attendu deux heures... Faites-lui savoir que j'ai quelque chose d'important à lui dire... (*Rentrée du Dr Blange : le Dr Destina va à sa rencontre. Willie s'assied.*)

SCÈNE X

Les mêmes : le Docteur Blange ; un instant, **l'infirmier**

LE Dr BLANGE (*bas*). — Tous les meubles sont fermés à clef... Il tourne autour de ce pavillon.

(*L'infirmier, apparaissant dans la porte de droite, fait un signe et s'éloigne ; Blange attire Destina près de la fenêtre et lève un pan du rideau*).

Voyez, il vient de ce côté .. Tête basse, machinalement... Le monde extérieur n'existe plus pour lui ; il ne voit, n'entend plus rien... Une seule idée : mourir ! S'il rentre, plus de doute, c'est la fin !...

LE Dr DESTINA. — Celui-là a des choses à lui dire...

LE Dr BLANGE. — Voyez ! Voyez, il se rapproche...

WILLIE (*debout*). — Que se passe-t-il ici ?...

(*Destina reprend sa place au pupitre et Blange reste en observation à la fenêtre*)

LE Dr DESTINA. — Rasseyez-vous, monsieur... la sécurité de M. Vaingret ne court aucun risque, le séjour dans cette maison de repos lui fait le plus grand bien ..

(*Willie se rassied. Le Docteur Blange donne des signes d'anxiété plus vive, en échangeant des regards avec son collègue. Quand la silhouette de Jean Vaingret se dessine sur la porte vitrée, ils ont tous deux un mouvement*)

WILLIE (*anxieux*). — Mais qu'y a-t-il, voyons !

(*Il se lève. Le Docteur Blange court vers le fond d'où il regarde, angoissé, son directeur*)

Le Dr Blange (*entre les dents*). — Il n'y a qu'un meuble à ouvrir... Voyons, parlez !

Willie. — Mais qu'avez-vous tous les deux ?...

Le Dr Blange (*lui indiquant le fond*) — Suivez-moi !

(*Il pousse la porte et disparaît en courant ; Willie le suit. — Debout à son pupitre, le Docteur Destina tend l'oreille ; au bruit de voix qui lui parvient, il se rassure*)

Le Dr Destina. — Il vaut mieux ainsi... (*Appel téléphonique*) Allo ? Oui, Monsieur... Oui, il est rentré... Oui, oui, tout est bien... Parfaitement... oui... (*Il raccroche le cornet*)

Mais Blange n'a pas attendu mes ordres.. (*Il se rassied en s'épongeant le front*)

QUATRIÈME ACTE

Décor du premier acte.

Au lever du rideau, les époux Vaingret sont en scène ; Madame achève de tirer la tenture devant la porte du fond et Monsieur allume un cigare.

SCÈNE I

Monsieur et Madame Vaingret

MONSIEUR. — Ça n'a aucune espèce d'importance. Est-ce que nous y avons touché ? Non... Eh bien, alors...

MADAME. — Non, mais Monsieur Shelton avait bien recommandé de maintenir la terre humide, de mouiller les linges.... On ne l'a pas bien fait, et voilà : la terre s'est desséchée, il y a des fissures ..

MONSIEUR. — Je ne suis pas gâcheur de terre, moi, ni maçon, ni modeleur ! Ta, ta, ta ! Ce n'est pas un malheur ! Il comprendra qu'il faut en finir avec ces petits jeux, ne pas perdre son temps à fabriquer des choses qui..... qui ne tiennent pas debout !

MADAME. — Tu m'as promis de ne pas le brusquer, à cause de sa santé...

MONSIEUR. — Sa santé ! Allons donc ! Je ne donne pas dans ce panneau-là ! Jean est fort comme un chêne !

MADAME. — L'avis des médecins..

MONSIEUR. — Evidemment, les médecins ! Il leur faut des malades pour bien se porter ! Je bisque... ! J'en ai assez, j'en ai trop ! J'ai été jeune aussi, mais je n'avais pas cette maladie-là, moi ! Ça ne m'a pas empêché de faire mon chemin, au contraire ! Il faut une fin ! Dans mes vieux jours, j'ai bien gagné de vivre en paix !

MADAME. — Tu m'as promis de fermer les yeux momentanément, de faire bonne mine... Ainsi, mon neveu trouvera tout pour le mieux dans la famille...

MONSIEUR. — Ah, ce neveu ! Si son arrivée n'était pas instante, jamais je n'admettrais que...

MADAME. — Ne revenons pas là-dessus.

MONSIEUR. — Je bisque, je bisque !.. Soit, soit. Mais si nous avions attendu sa rentrée, nous aurions fait du petit garçon ce que nous aurions voulu... Tandis que maintenant, que va-t-il se figurer ? Que nous calons ? . Ah, mais ! Ce qui est différé... Dire qu'il va falloir ronger son frein ! Et pendant des mois ! Espérons que ton Yankee aura le mal du pays...

MADAME. — Cache ton jeu, surtout !

MONSIEUR. — Veux-tu dire qu'il faille baisser pavillon ?

MADAME. — Ce qu'il faut, c'est que, pendant le séjour du neveu, notre foyer respire l'union, la concorde... Je ne cesse de te le répéter. N'oublions pas que mon frère, malgré tout, était un cœur excellent, d'une générosité extrême... Il a voulu que son fils vienne faire notre connaissance, évidemment pour voir si nous méritons qu'il s'intéresse à nous... M. Willie a fort bien compris...

MONSIEUR. — Te voilà entichée de l'autre Peau-Rouge, maintenant ! Et jusqu'il y a huit jours, tu ne lui avais même jamais adressé la parole !...

MADAME. — N'est-ce pas lui qui m'a mise sur la piste de Jean et qui nous l'a ramené hier soir ?

MONSIEUR. — Joli service qu'il nous a rendu !

MADAME. — Mais, sans cela, quelle était notre situation ? Voyons, toi-même, tu t'en mordais les pouces... Ce soir, ce soir même, demain au plus tard, le neveu débarquera, et Jean sera près de nous... Voilà ce qui importe. Le temps manque pour obtenir qu'il se transforme à ton gré. D'ailleurs, il ne comprend pas ses intérêts... Eh bien, nous mettons un décor, un semblant. Voilà tout.. Monsieur Jean Vaingret, avocat, de qui le nom est gravé sur cuivre à la porte, se délasse de ses travaux en faisant de la sculpture... Au bout du jardin, il a son petit atelier... On peut être amateur... pas mal de gens très bien peignent ou sculptent, à leurs moments perdus... C'est une chose admise, quand on a des loisirs... Ainsi tout s'arrange. Gardons-nous de tout gâter par maladresse... Quel air aurions-nous vis-à-vis du neveu, s'il découvrait que...

MONSIEUR. — Et tu as confié tout cela à ce galopin de Willie ?... Il est Américain, comme l'autre ; s'il allait lui dire ?... M. Bride, lui, t'avait pourtant conseillé de ne pas ébruiter cette affaire. Bon conseil, car si elle aboutissait à zéro...

MADAME. — Je n'en ai parlé qu'à ces deux personnes, avant-hier seulement, et en peu de mots. J'ai confiance en Willie. Il a beaucoup d'amitié pour Jean ; je l'ai vu pleurer en parlant de lui.

MONSIEUR. — Pauvre petit !

MADAME. — D'ailleurs,ces étrangers vont quitter l'Europe ; donc...

MONSIEUR. — Ah, ton sacré neveu ! C'est bien pour lui que je mets de l'eau dans mon vin !... Et puis, j'ai mon idée...

MADAME. — Quoi donc ?

MONSIEUR. — Attendons, il faut voir... Nous ne le connaissons pas, notre hôte..

MADAME (*inquiète*). — Je voudrais pourtant savoir...

MONSIEUR. — Rien. . mais je me dis que souvent, lorsqu'ils débarquent en Europe, ces jeunes gens se libèrent de leur *cant*. C'est la revanche du naturel : ils s'amusent ici pour ce qu'ils s'ennuient là-bas...

MADAME. — Tu supposes que mon neveu vient avec des idées pareilles ?

MONSIEUR. — Pourquoi pas? Serait-il le premier qui, en voyage...

MADAME. — Evidemment : vous êtes tous les mêmes !

MONSIEUR. — Dame, c'est jeune...

MADAME. — Admettons ; mais je ne vois pas...

MONSIEUR. — Moi, j'entrevois. . S'il a le sang de feu ton frère, il ne déteste pas l'aventure, le plaisir ; il lui faudra un second, un camarade...

MADAME. — Un complice !

MONSIEUR. — Eh bien, notre Jean est là !

MADAME. — Oh !

MONSIEUR. — Quoi, « oh ! » Ce serait de son âge que diable ! Jusqu'à présent, il a été d'une modération, avouons-le, excessive... Ce n'est pas une raison pour qu'il ne se change pas s'il a un compagnon moins calme... Le diable m'emporte ! A vingt-cinq ans !

MADAME. — Soit. Et puis, après ?

MONSIEUR. — Tu ne comprends donc pas que ça le détournerait de l'art !

MADAME (*pensive*). — Ah... — Mais son mariage ?..

MONSIEUR. — Ça, ce serait pour la fin. Est-ce qu'on ne voit pas cela tous les jours ?... Et dans le meilleur monde ?..

MADAME. — Mais encore... (*Lucie Dupré vient de droite, apportant des fleurs*)

SCÈNE II

Les mêmes ; Lucie Dupré

MONSIEUR VAINGRET. — Ah, ah, voici la jeunesse en fleurs ! A-t-on son plus joli sourire, pour fêter son meilleur ami ?..

MADAME VAINGRET. — Mais non, elle a l'air tout chose... Qu'as-tu, mon enfant ?

LUCIE DUPRÉ. — Par-dessus les haies, je viens de voir ce M. Willie ; il arrive de ce côté...

MONSIEUR VAINGRET. — On ne le verra plus longtemps ici, celui-là... Ce sont de telles fréquentations qui montent la tête...

MADAME. — Mais à quoi bon le dire ?... N'oublions pas que M. Willie est un compatriote de celui que nous attendons : on ne sait jamais, ils peuvent se rencontrer... se connaître...

MONSIEUR. — Tu arranges ça, toi, comme dans un roman ! D'ailleurs, nous pouvons l'écarter, ton Willie...

LUCIE. — Savez-vous qui était avec lui ?

MONSIEUR. — Tiens ! Son inséparable, son ombre, M. Bride !

LUCIE. — Non. Une femme...

MADAME. — Ah ! Laquelle ?

LUCIE. — Je n'ai pu la reconnaître, à cause des arbres...

MADAME. — Encore l'un ou l'autre modèle...

MONSIEUR. — Cette Anne-Marie, sans doute... Oui, je vois ce que c'est : toute la petite existence de naguère se reconstitue ! Ah, mais non, non, ça changera...

MADAME. — Oui, mais patience... (*Entrée de Willie, par la droite*)

SCÈNE III

Les mêmes ; Willie

WILLIE (*contrarié*). — Pardon, monsieur, madame, mademoiselle... Jean n'est pas encore venu.. ?

MADAME (*assez aimable*). — Il s'habille... Je vais lui faire dire que vous êtes là... (*Elle fait un signe de départie à la jeune fille, qui dépose ses fleurs, puis à son mari, qui ne bouge pas ; elle se décide à sortir par la gauche suivie, de Lucie*).

SCÈNE IV

Monsieur Vaingret et Willie

VAINGRET. — Vous avez bien fait de ne pas introduire ici la personne qui était avec vous tout-à-l'heure ; la fréquentation des modèles n'est pas du goût de tout le monde...

WILLIE. — Chut ! J'ai fait entrer cette personne là, par le jardin... (*Il montre l'atelier du fond*).

VAINGRET. — Ah... (*feignant l'indifférence*). Elles sont jolies, ces femmes qui posent. . Mais quelles mœurs !...

WILLIE. — N'en dites pas de mal. Ceux qui les méprisent ont tort... Pour moi, il n'existe pas de femmes méprisables — parce que je suis Canadien.

VAINGRET. — Quel rapport voyez-vous ..?

WILLIE (*à mi-voix*). — Il y a quelques siècles, pour peupler le Canada, Louis XIV y envoya des filles publiques. Elles ne tardèrent pas d'y trouver des maris. Ce sont les aïeules de la plupart des Canadiens d'aujourd'hui...

VAINGRET. — Evidemment ! En Amérique, il n'y a que de l'extraordinaire ! Et vous êtes bien Américain, vous ! De la tête aux pieds ! Nous verrons si notre neveu l'est également. C'est le fils du frère aîné de ma femme, qui est mort là-bas...

WILLIE. — Je sais... On m'a dit quelques mots de cette histoire...

VAINGRET. — Un aventurier ! Il y a peut-être une goutte de ce mauvais sang dans les veines de notre Jean .. (*De peur d'avoir été imprudent*) Bah, la mort efface tout, et on ne peut en vouloir à la descendance... L'*Armoric* est arrivé à Londres. Notre hôte ne tardera donc plus à se montrer... A moins que, par une de ces fantaisies chères aux Yankees, il ne s'attarde... Paris les attire, n'est-ce pas ?...

WILLIE. — Souvent...

VAINGRET. — Ils n'ont pas horreur du plaisir et, loin de chez eux, ils lâchent la bride...

WILLIE. — Parfois ..

VAINGRET. — Au fond, moi, ça m'est bien égal. Figurez-vous qu'un pli, contenant la photographie de feu son père et la sienne, doit nous annoncer sa venue... Un original, dirait-on ?

WILLIE. — Il faut pourtant que vous puissiez le reconnaître, à son arrivée...

VAINGRET. — Oui... mais cette idée de passer plusieurs mois dans notre compagnie, afin de voir quelles gens nous sommes, c'est bien américain aussi, cela !

WILLIE. — On m'a dit que c'était une condition que son père avait imposée ?

VAINGRET. — Drôles de corps, tout de même... Mais savez-vous ce qui me stupéfie, Monsieur Willie ?

WILLIE. — Quoi donc ?

VAINGRET. — C'est de ne pas avoir M. Bride planté à votre côté !

WILLIE. — Voilà encore une précaution américaine : quand mon père, trop vieux pour me suivre, décida de me faire connaître l'Europe, il me confia à son vieux et fidèle camarade Harry Bride, de Londres .. Ils ont fait leurs affaires ensemble, autrefois. .

VAINGRET. — Bon, bon, mais lorsqu'on ne connaît pas la règle du jeu... (*Il va pour sortir, puis se retourne*) A propos ? Je ne crois pas nécessaire de vous dire, ainsi qu'aux autres, que, pendant le séjour de notre parent... il ne faut pas... vous comprenez... nous tenons à à rester en famille...

WILLIE. — C'est trop juste, monsieur. En ce qui me concerne, soyez tranquille : je m'embarque ce soir, ou demain...

VAINGRET. — Ah ? Eh bien, bon voyage !

(*Vaingret sort par la gauche. Willie l'accompagne jusqu'à la porte, regarde dehors.*)

WILLIE. — Elle [redacted] heureuse, lui heureux, puis-je me plaindre ?... (*Il va au fond et écarte le rideau. Miss Ethel paraît.*)

SCÈNE V

Willie et Miss Ethel

MISS ETHEL (*sans quitter la porte du fond*). — Eh bien, Willie ?

WILLIE. — Il va venir...

MISS ETHEL. — Qu'allez-vous faire ?

WILLIE. — Il lui faut une surprise, une heureuse surprise .. Miss Ethel, je vais partir... Demain, ce soir même, peut-être. . (*Entendant du bruit il entr'ouvre la porte de gauche*) Rentrez, le voici... Un instant, un mot... Dites, dites, l'aimez-vous ?...

MISS ETHEL (*soulevant le rideau*). — Oui, je l'aime !

WILLIE. — Le voici ! (*Elle rentre dans l'atelier. Jean vient de gauche, agité*).

SCÈNE VI

Jean et Willie

JEAN (*les mains tendues*). — Mon cher, toi seul m'es cher On t'a trompé par des promesses, des mensonges... Tu t'es laissé émouvoir par des larmes. . Et je t'ai suivi .. Mais leurs masques cachent mal leur hostilité. C'est l'enfer ! J'y suis retombé !

WILLIE. — Mais... Je n'ai rien vu de cela... Ne t'imagine pas ..

JEAN. — Tout s'explique ! Ce cousin riche, cet inconnu, qui doit surgir tout à l'heure, voilà ce qui les fascine ! C'est pour lui qu'ils

font trève... Ils ont ajusté de lui offrir un spectacle de bonne entente, d'affection, de paix — et ils veulent composer ce groupe familial à coups d'hypocrisies! Tu sais les calculs qu'il y a là-dessous ! Voici l'argent, maintenant, qui me barre la route ! Ah, tout mon dégoût me remonte aux lèvres ! Derrière ce faux décor, il y a un piège.. Tiens, ces fleurs : vois-tu, ça recommence ! Les chaînes brisées se ressoudent : elles me reprennent au moment où je retrouvais un peu de force ! Non, non, jamais, jamais ! Je n'ai plus rien de commun avec ces gens ! On veut que j'aille contre moi-même ! Non et non ! Rester ici, lutter, à quoi bon ? Non, partir, partir... Tu t'en vas, toi que j'aime ! Je serai seul au monde ! Que faire, où aller ? (*Il tombe assis*) Ah, cette fois, vois-tu, Willie...

WILLIE. — Et le travail ? Et ton art ?

JEAN. — Il m'a soutenu quand j'avais de l'orgueil, de l'enthousiasme... Cette ferveur m'abandonne...

WILLIE. — Tu te mens, Jean ! *Cheer up !*

JEAN. — Oui, j'avais repris courage ; avec toi, je me disais que la Beauté, l'Idéal, c'est l'oubli de la douleur. . Hélas, il m'a suffi de remettre les pieds ici... Je suis perdu...

WILLIE. — Non, Jean, tu es sauvé ! Tu viens de prononcer quelques mots où je retrouve l'accent de ta victoire ! La cure s'est faite, la crise est passée, tu te réveilles, n'est-ce pas ? Et je puis partir tranquille, sans chagrin...

JEAN. — Oui, hélas, tu t'en vas...

WILLIE. — Je te fais mes adieux.

JEAN. — Voilà aussi ce que je voulais éviter...

WILLIE. — Jean, nous sommes de bons amis...

JEAN. — Certes, Willie, et c'est ce qui fait si pénible notre séparation... Un temps inoubliable, nous avons été non seulement camarades d'atelier, mais amis, grands amis !

WILLIE (*l'embrassant*). — Oui, grands amis ! Malgré l'amour de mon vieux père, malgré l'attirance de mon pays natal, j'ai le cœur gros... Maintes fois, je repenserai à ce temps-ci.. Adieu, Jean, l'heure est venue...

JEAN (*lui tenant les mains*). — L'heure tant redoutée !

WILLIE. — Nous nous reverrons, je te le promets !

JEAN. — Hélas, toi aussi, tu emportes une déception, une dure déception...

WILLIE (*feignant de ne pas comprendre*). — Comment... une déception ?

JEAN. — Ah, je connais assez ton âme, sœur de la mienne, pour savoir que tu souffres de rentrer chez toi sans t'arrêter quelques jours à Londres... Mais tu fais effort sur toi-même, pour ne pas ajouter au tourment du départ... Si, si, tu sacrifies ta peine à la tranquillité de ceux que tu quittes...

WILLIE (*se dominant*). — N'exagérons rien, mon cher... C'est la destinée, cela. Et puis, il n'y avait rien de définitif entre miss Ethel et moi... Rappelle-toi ce que je t'ai dit du « droit de choisir » qu'ont les jeunes filles de là-bas. J'ai, assez étourdiment, grossi les choses... Quelques semaines d'éloignement ont défait ce qu'avaient fait quelques semaines de rapprochement... Voilà tout.

JEAN. — Elle ne t'aimait donc pas ?

WILLIE. — Non.

JEAN. — Mais toi...

WILLIE (*avec effort*). — Moi ? Moi non plus... Ce n'était pas cela... L'amour ? Bah ! L'amitié vaut mieux !

JEAN. — L'amour est plus beau ! Et qui plus qu'elle est digne d'être aimée ?... Tu l'aimes !

WILLIE. — J'avais cru ; mais non... L'imprévu de la rencontre, le charme du tête à tête ont pu me donner un moment d'illusion... Oui, illusion ! Je ne puis me mettre en travers du bonheur des autres, obtenir de cette femme, peut-être, un consentement résigné, alors qu'elle a droit à tout son bonheur...

JEAN. — Quel bonheur ?

WILLIE. — Je ne sais pas, moi... Un autre amour .. Je serai tout consolé de lui voir un compagnon digne d'elle...

JEAN. — Et si elle ne l'obtenait pas, ce bonheur ?

WILLIE. — Elle l'aura, j'en suis sûr. Un homme sera heureux près d'elle...

JEAN. — Un homme ! Quel homme ? Un autre, que tu ne connais pas, qu'elle ne connaît pas non plus, n'importe qui !... Décidément, mon cher, je vois maintenant que tu ne l'aimais pas ! Et cela me fait du bien... pour toi...

WILLIE. — N'est-ce pas ? Tu n'en doutes plus !

JEAN. — Si tu l'aimais, tu préférerais mourir à t'effacer devant n'importe qui...

WILLIE — N'importe qui ? Oh, elle saura choisir... Bah ! N'y pensons plus, c'est un petit accident. Allons, quitte cet air assombri ; tu vois bien que j'ai déjà oublié ce mécompte.. D'ailleurs, il y a huit jours que je sais à quoi m'en tenir .. Je m'en retourne, mais je n'emporte pas de peine inconsolable. Au contraire, je me sens rasséréné, parce que tu es mieux, prêt à la lutte, de nouveau, je te vois retournant au travail...

JEAN. — Oui, je te le promets, Willie : je ferai un effort encore, le dernier. Mais pas ici, c'est impossible !

WILLIE. — Comment ?

JEAN. — Toi parti, je quitte cette maison.

WILLIE. — Où iras-tu ?

JEAN. — Ailleurs ! L'aisance amollit. Je travaillerai, et les privations me seront légères, quand je serai libre, vraiment libre, enfin ! Je lutterai pour mon art, pour ma foi, et pour mon pain : tant d'autres le font !

WILLIE. — Lutter, c'est vivre. Voilà de bonnes paroles ! Mon cher Jean ! Je puis partir heureux ! Adieu ! Au revoir ! (*Ils s'embrassent*) Bride te donnera mon adresse... (*En larmes*) Je suis heureux ! Je suis vraiment heureux !... Comme tu vas être heureux, toi aussi ! Ton idéal est toujours en toi ; il t'illumine ! Avec de l'amour, avec de la douleur, tu l'as édifié... Oui, cet être que tu t'es créé, que tu aimes, que tu veux tien, il doit se dresser dans la réalité... Une voix t'appelle ! Tu retournes à ton idéal ! Voilà ton bonheur ! Pauvre cher ami, tu as souffert ! Tant mieux : quand on a pris l'accord sur la souffrance, on fait mieux sonner les timbres du cœur ! Tu as failli mourir d'un grand amour ! Eh bien, il faut en vivre ! (*Bride entre par le fond*) Au revoir, mon ami ! (*Il donne la dernière accolade à Jean*) Au revoir, Harry : tout est bien ! Je pars heureux ! (*A Jean, en lui montrant l'atelier du fond*) Là est ton rêve, là est ton réveil à la vie, ton bonheur d'art et d'amour ! Au revoir ! A tous, au revoir ! (*Il se jette dehors par le fond.*)

SCÈNE VII

Jean Vaingret ; Bride ; puis **Miss Ethel**

JEAN. — Willie ! Willie !...

BRIDE. — Laissez-le partir, Jean... Son cœur est fier, son cœur est heureux, parce que le vôtre est plein d'espoir ! Travaillez, mon ami, l'Idéal vainc la douleur : contre ce bouclier d'or, elle s'acharne vainement... A l'œuvre, et que la Beauté vous accueille avec douceur...

JEAN (*mettant sa main dans celle de Bride*). — Oui ! Ces hostilités m'avaient affolé. J'ai été prêt à leur sacrifier mon art et ma vie ! Mais où il y a plaie, il y aura cicatrice. Je suis debout, lucide, résolu ! Je me vois seul, à présent, devant ma destinée, et je ne veux pas être écrasé !... J'ai compris qu'il faut savoir passer par-dessus tout, même par-dessus des rêves adorés, s'ils font obstacle... Oui, oui, j'ai en vous des amis précieux... Vous me quittez, mais je vous dois tout ! Sans vous je ne serais plus .. Oui, la crise est passée ! Je suis fort pour de nouvelles luttes, ici ou ailleurs, plutôt ailleurs !... Adieu, Willie ! Adieu, Ethel ! Et adieu, Harry Bride ! Soyez heureux ! Soyez tranquilles ! Jean Vaingret s'est dressé... Toutes ses chaînes, maintenant, sont brisées !

BRIDE. — A la bonne heure ! (*Il lui serre les mains*) Seulement, je ne pars plus ..

JEAN. — Comment...?

BRIDE. — Oui, je reste..

JEAN. — Vous restez...?

BRIDE. — L'Europe me plaît. Elle plaît surtout à ma fille... Alors, nous quittons l'Angleterre... Et ainsi, nous pourrons rester vos amis... (*Il soulève le rideau de devant la porte et miss Ethel apparaît*).

JEAN (*troublé*). — Vous ! Vous, miss Ethel...

ETHEL (*radieuse*). — Jean ! Monsieur Jean... (*Elle lui tend la main*).

JEAN. — Vous ! Je vous revois ! Une telle surprise.. ! (*Il lui prend la main*).

BRIDE. — Je savais bien que ça vous ferait plaisir à tous deux ! (*A part*) Leurs cœurs feront le reste...

JEAN. — Mes amis, mes amis... Mais Willie ?... (*Entrée soudaine de M. et Mme Vaingret, par la gauche.*)

SCÈNE VIII

Les mêmes ; Monsieur et **Madame Vaingret**

MONSIEUR VAINGRET (*tenant une lettre*).—Comment... Comment..?

MADAME VAINGRET (*tenant deux photographies*).— Est-ce possible?.. Eh quoi ? Miss Ethel n'était pas partie ?..

MISS ETHEL. — Je suis revenue... par l'*Armoric !*

BRIDE. — Un peu malgré moi — mais elle a très bien fait !

MONSIEUR VAINGRET (*ahuri*). — Mais, voyons, est-ce que je rêve ?

MADAME VAINGRET. — Ce portrait... Et mon frère, mon frère est vivant..?

BRIDE. — Oui, tout cela est vrai ! Votre frère, madame, se porte assez bien pour son grand âge, et le cousin, c'est Willie ! J'ai respecté les volontés de mon vieil ami John Moray ! Il s'est dit que le meilleur moyen de connaître vraiment sa famille d'Europe était de faire comme il a fait...

JEAN. — Comment ? C'était Willie...

BRIDE. — Oui, ce brave Willie Moray, qui vient de nous quitter. Il ignore tout, du reste ; en rentrant, il apprendra... Moi, j'étais tenu au secret...

JEAN. — C'était Willie...

MADAME VAINGRET. — Mon neveu !...

BRIDE (*riant*). — Il sera plus surpris que vous, quand il saura... Quant à moi et à ma fille, nous ne quittons plus l'Europe...

MISS ETHEL (*à Jean*). — C'est vrai !

MONSIEUR VAINGRET. — Toutes les surprises !

JEAN. — Quel bonheur !

BRIDE (*à Jean, sur le seuil de l'atelier dont il tire le rideau*). — Et toi, pour commencer, tu vas faire ta statue, l'Idéal !

JEAN (*lui serrant les mains*). — Oui, oui, de toute mon âme reconquise ! (*Bride, Ethel et lui passent dans le fond*)

MADAME VAINGRET. — Quelle affaire ! (*Tournant la tête vers son mari*) Mais que va décider mon frère, maintenant !

MONSIEUR VAINGRET. — Après tout, qu'il fasse ce qu'il veut ! Et Jean aussi ! Moi, je m'en lave les mains !

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2635
E74M3

Rens, Georges
Le maître amour